Régénérescences
Dossier

—

Collectif

Sommaire

Nouveau Projet 06, automne—hiver 2014

En couverture

Stéphane Lafleur
Stéphane Lafleur est à la fois réalisateur, monteur et auteur-compositeur-interprète au sein de la formation Avec pas d'casque. Il a réalisé trois longs métrages, *Continental—un film sans fusil*, *En terrains connus* et, plus récemment, *Tu dors Nicole*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes. Il signe «Quelque chose d'important», une nouvelle inédite, p. 113.

Photo : Simon Duhamel

Ouverture

28 CORRESPONDANCES

32 LE MODE D'EMPLOI
Sortir de nos cubicules pour être plus heureux au travail
Marie-Claude Élie-Morin

35 ÉCONOMIE ENVIRONNEMENTALE
Après le bac vert, le bac brun ?
Pierre-Olivier Pineau

36 LE NOUVEL URBANISME
QI urbain
Gabrielle Immarigeon

38 LES LECTURES
Evelyne de la Chenelière

40 LA LETTRE DE L'ÉTRANGER
L'horreur virale du nouveau siècle
Federico Barahona et Geneviève Lapointe

44 HISTOIRE DES MOUVEMENTS SOCIAUX
1929-1935 : des chômeurs en colère
Marc-André Cyr

46 LIBRE ENTREPRISE
Retourner au bois
Caroline R. Paquette

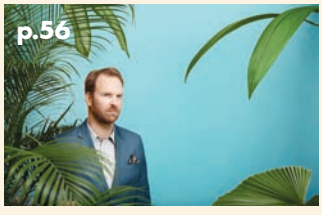
49 L'IDÉE À VOLER
D'agriculteurs à innovateurs
Binh An Vu Van

50 LA VISUALISATION DE DONNÉES
Surveiller et punir : l'escalade sécuritaire au Canada
Philippe Hurteau

52 EN PRINCIPES
Margie Gillis

Récits, reportages et essais

Dossier
Régénérescences



58 REPORTAGE
Le *picker* est un animal marchand
Nicolas Charette

69 BÉDÉREPORTAGE
La pointe des utopies
Rémy Bourdillon et Pierre-Yves Cezard

80 ESSAI LYRIQUE
Plage Laval
Rafaële Germain

89 ESSAI
Le passage au vide
Philippe Nassif

16 INTRO
Régénérescences
Nicolas Langelier

102 LES GRANDS ESSAIS
Lettres à un jeune poète
Rainer Maria Rilke

113 FICTION
Quelque chose d'important
Stéphane Lafleur

123 POÉSIE
Les tasses de café tiède
Sarah Berthiaume

Commentaire

126 LITTÉRATURE
Bret Easton Ellis : l'écrivain des générations Asperger
Catherine Mavrikakis

132 LITTÉRATURE
Le parti pris du niaiseux
Laurence Côté-Fournier

139 NOUVELLES TECHNOLOGIES
Enjeu de séduction
Étienne Mérineau

Varia

11 MÉCÈNES ET PARTENAIRES FONDATEURS

13 COURRIER

22 DONATEURS

146 COLLAGE

162 DIX IDÉES

Dossier

Régénérescences

Comment une communauté peut-elle se réapproprier un bâtiment industriel en ruines? Comment instaurer une nouvelle forme de shabbat dans notre vie personnelle? Les gens commencent-ils vraiment à tourner le dos à certains dictats capitalistes? Pourrons-nous mettre en place une meilleure société? Et que diable Rafaële Germain allait-elle chercher dans un petit quartier lavallois aux allures de village, loin des échoppes à fromage, des boucheries biologiques et des pianos publics?

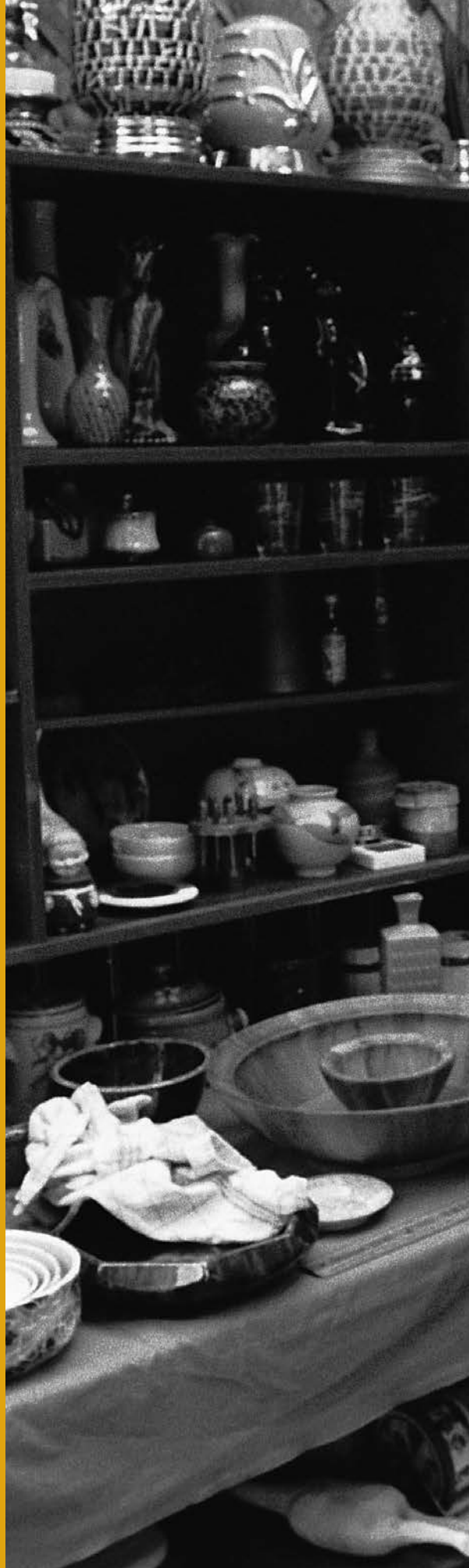
Ce sont là quelques-unes des questions abordées dans notre dossier, qui vous propose des réflexions et éclairages variés sur le thème de la régénérescence et des formes qu'elle peut prendre.

Photo : Stéphane Lafleur
par **Simon Duhamel.**

Le *picker* est un animal marchand

Récemment, un nouveau type de marchand est apparu dans la conscience populaire: le *picker*, qui déniche des objets usagés pour les revendre sur l'internet et lors de certains évènements commerciaux. Portrait d'un recycleur du passé parfaitement en phase avec son époque.

Nicolas Charette



David Lalonde, dans sa ruelle, se préparant pour sa traditionnelle vente de garage du mois de juin.

Ménage à Trois

CONSIDÉRÉ DANS CE TEXTE

Le *picking* comme style de vie. La quête de l'objet rare. Le paysage industriel de la Transcanadienne. Le toupet en banane et l'obsession pour l'Orange Crush. La consultation compulsive de Kijiji. L'âge d'or (possible) de la société de consommation.

Le soleil n'est pas encore levé. David Lalonde, les yeux pas tout à fait ouverts, boit son deuxième café, debout devant l'ordinateur portable. Il scrute les annonces récentes sur Kijiji Ontario. L'apparente bonhommie de son visage cache un esprit marchand. Quand il y a un profit à faire, Dave est acheteur.

Dans la lumière bleutée de la télévision, le petit Antoine regarde un dessin animé. « Il se réveille toujours pour voir ce que je fais le matin, quand je pars pour un *trip* de *picking* », dit son père, qui a dormi dans le salon pour ne pas réveiller sa blonde. Celle-ci n'approuve pas toujours ses escapades.

Robbie Paquin arrive un peu avant 7h, un Leica M4 et un Nikon F autour du cou. Dave tend une tasse de café fumant à son compagnon de route, également *picker*. Son dada à lui, c'est tout ce qui touche la photographie argentique et l'audio *vintage*. Froc de cuir, tatous, coiffure négligée au toupet en banane, l'ancien harmoniciste des Breastfeeders a gardé quelque chose du rockabilly. Si, par son penchant à valoriser et à faire revivre les objets du passé, le *picker* est une sorte de nostalgique, Robbie incarne parfaitement cette idée.

Le *trip,* ce matin, c'est d'aller à Whitby, en banlieue de Toronto, pour acheter trois lampes à 650 $. Dave croit pouvoir les revendre vite fait, les *flipper* sur eBay pour au moins trois fois le prix. Whitby se trouve à 500 kilomètres de Villeray, où il vit. Sur la route, il a prévu quelques arrêts chez les prêteurs sur gages, brocanteurs et autres *pickers* de Kijiji.

Le terme *picker* a longtemps désigné un individu qui achète des antiquités un peu partout pour les revendre rapidement à un marchand ayant pignon sur rue. Surtout utilisé aujourd'hui pour définir quelqu'un qui recherche des objets usagés afin de les revendre à profit à quiconque les veut bien, il est récemment entré dans la conscience populaire grâce à des émissions comme *American Pickers*, diffusée sur la chaine spécialisée History.

Dans cette téléréalité, on suit Mike Wolfe et Frank Fritz à travers leurs recherches d'objets uniques. Bicyclettes et motocyclettes anciennes, vieux contenants d'huile à moteur, affiches publicitaires *vintage*. Ces deux *pickers* professionnels achètent de tout, mais surtout ce qui est emblématique de la culture américaine. Au-delà de la chasse au trésor, l'histoire des États-Unis est abordée à la pièce, selon la trouvaille du jour. Le succès de l'émission a fait mouche, et plusieurs concepts similaires ont vu le jour, tels que *Canadian Pickers* (aussi sur History), *Picker Sisters* (Lifetime), *Storage Wars* (A&E), et même une production québécoise, *La fièvre des encans* (Historia).

Enfant, Dave suivait son père dans les ventes de garage et les marchés aux puces. C'est avec lui qu'il a développé son flair pour l'objet rare. Il est ensuite devenu collectionneur. L'une de ses obsessions fut les boissons gazeuses : « Surtout l'Orange Crush. Je partais sur des crisses de *binges*. Des plateaux, des pubs, des bouteilles pis des ouvre-bouteilles… Ma blonde capotait ! »

Ce n'est qu'en 2009, à l'âge de 30 ans, qu'il a tenté sa chance comme *picker* à temps plein, en commençant par vendre sa collection chérie. Depuis, il apprend le métier « sur le tas », principalement en fouillant sur l'internet, notamment sur eBay, pour trouver la valeur marchande des objets.

« On y va ? », dit Dave en jetant un ultime coup d'œil sur Google Maps. Robbie cale ses dernières gorgées de café et ricane : « On va trouver le Saint-Graal ! »

Dans la tête du *picker*, il y a toujours ce désir de faire *la* découverte. Comme ce Leica que Robbie a trouvé chez un prêteur sur gages à l'été 2013, payé 30 $. Il a revendu le boitier, qui avait connu de meilleurs jours, pour 250 $, alors que la lentille lui a rapporté 700 $. Ou bien cette figurine antique Heubach signée, achetée 20 $ par Dave, revendue 950 $ sur eBay…

Le paysage industriel de la Transcanadienne défile, gris et filtré par une légère bruine. À l'intérieur de la Ford Focus 2004, Dave et Robbie rigolent en se remémorant un incident survenu lors du dernier voyage à Toronto. « *Are you fucking kidding me ?* », avait hurlé le patrouilleur ontarien qui les avait rattrapés après que Dave eut passé à deux doigts de l'emboutir lors d'un dépassement.

Dave s'allume un joint. Parfois, quand il tourne la tête pour parler à Robbie, les roues de la Focus touchent les vibreurs routiers. La secousse soudaine ne semble déranger personne, et Dave continue ses histoires. Il adore ces escapades. « C'est comme une chasse au trésor. Pis ça me donne aussi un *break* familial. »

Dans le stationnement d'un Esso à Vars, près d'Ottawa, on repère à l'heure convenue le Dodge Ram bourgogne d'un vendeur contacté sur Kijiji. Un taupin de six pieds quatre pouces en sort; il porte des verres fumés et une casquette des Oilers d'Edmonton. Son anglais est lent et jovial. Il tient une lampe de table dont la tige en « S » soutient deux abat-jours cylindriques en bambou.

Transaction entre un usager ontarien de Kijiji, David Lalonde, et le collaborateur de *Nouveau Projet* (à droite) à Vars, près d'Ottawa.

Le terme *picker* a longtemps désigné un individu qui achète des antiquités pour les revendre à un marchand ayant pignon sur rue. Utilisé aujourd'hui pour définir quelqu'un qui recherche des objets usagés afin de les revendre à profit à quiconque les veut bien, il est récemment entré dans la conscience populaire grâce à des émissions comme *American Pickers*.

Pour le *picker*, qui achète dans le but de revendre, l'avènement de l'internet est une lame à double tranchant. En effet, s'il lui donne accès à plus de produits et d'acheteurs, le web annule en retour l'effet de rareté.

Cinquante dollars. Poignée de main. Sourires.

Le modèle exact? Dave ne sait pas, dans ce cas-ci. Du reste, ça importe peu. «C'est beau et c'est *vintage.*» (Sur eBay, il écrira plus tard: «*Vtg 1950s-60s MCM Danish MODERN Eames Era RETRO Majestic TIKI Z Desk Teak LAMP!*» Notez l'abondance de mots-clés.)

Dave dit ne jamais avoir eu de problèmes à propos d'un objet mal identifié. C'est un «vendeur émérite», un *top-seller*, titre de professionnalisme décerné par eBay.

«Je vais pouvoir revendre ça cinq ou six-cents piastres!», dit Dave en reprenant la route. Le voyage commence bien. Robbie insère un disque de blues dans le lecteur, Blind Willie Johnson. Les deux amis sont fébriles. Dave a le pied lourd. Au coin de Eadie Road et de la route 200, il fait un arrêt à l'américaine sans trop regarder, et n'aperçoit pas la voiture arrivant du nord. Freinage brusque, crissement de pneus, mais la Toyota Camry heurte tout de même l'aile arrière droite de la Focus, qui dérape et termine sa course dans le fossé enneigé.

«*Câlice*», dit Dave, sonné et incrédule. Personne n'est blessé. Le *picker* villerois gravit difficilement le fossé, de la neige jusqu'aux genoux, et va se répandre en excuses à la conductrice inquiète qui inspecte les dégâts sur sa voiture.

Il y a pire: Dave n'a pas renouvelé son permis de conduire et la police s'en vient. Honte et panique. Robbie lui suggère de jeter son pot. Le *trip* semble terminé.

David Lalonde parmi ses lampes.

Le jeune patrouilleur francophone de la Police provinciale de l'Ontario se montre toutefois conciliant. Il questionne Dave et la conductrice, procède aux vérifications d'usage, s'assure qu'un membre du groupe détient un permis valide, puis remet à Dave un constat d'infraction de 125 $ pour conduite imprudente. Pendant qu'il rédige son rapport, il est souvent sollicité, à la radio, par le répartiteur du poste de police. Il est notamment question d'un « petit corps qui brule » sur une route non loin de là. « J'aime mieux envoyer la cavalerie pour un chien qui brule que de rien faire pis que ce soit un bébé mort », conclut-il. Visiblement, ce policier a d'autres chats à fouetter.

Contre toute attente, l'auto fonctionne. Le système de direction est intact. Rien ne coule du moteur, sinon un peu de lave-glace. Deux *tie-wraps* sur le parechoc avant, trois en arrière, et voilà que ça ricane autour de la Focus. Même la lampe, tordue et un peu mal en point, est arrangeable. « On continue ? », demande Dave au reporter de *Nouveau Projet*, le seul à avoir un permis de conduire valide.

Haltes à Gananoque et à Kingston. Brocantes et marchés aux puces. Dave achète une autre lampe de table rétro à 20 $. Valeur estimée : 395 $ US — « *Or best offer* », ajoute-t-il en souriant. Il trouve aussi deux vieux abat-jours. Pour sa part, Robbie achète deux 33 tours de Johnny Cash, édition Sun Records, ainsi qu'un tourne-disque Dual 601 en piteux état. « Pour les pièces », précise-t-il. Bonne récolte, somme toute.

Whitby est une banlieue résidentielle à l'est de Toronto, une sorte de Repentigny ontarien. Aussitôt la Focus garée sur la rue Charest Place, le propriétaire des trois lampes, Dan, sort de son bungalow gris et blanc, envoie la main à Dave et va ouvrir la porte de son garage. « *Coudonc*, y'attendait-tu à fenêtre ? », demande Dave, l'air moqueur, mais méfiant. « Le gars était vraiment bizarre au téléphone », ajoute-t-il en précisant qu'il avait fallu quelques semaines et maintes rondes de négociations ardues pour faire descendre le prix initial de 1 000 $ à 650 $.

Les sites internet de consommation collaborative comme Kijiji (propriété d'eBay) connaissent un essor partout en Occident. Ceux-ci favorisent notamment la réutilisation des produits, que ce soit par le partage, le troc, la vente ou la location. Pour le *picker*, qui achète dans le but de revendre, l'avènement de l'internet est une lame à double tranchant. En effet, s'il lui donne accès à plus de produits et d'acheteurs, le web annule en retour l'effet de rareté. Quelques clics et voilà que vous pouvez trouver n'importe quel objet dans le monde, ou à tout le moins avoir une idée de sa valeur. Pour sa part, Dave avoue consulter Kijiji compulsivement, question d'être toujours le premier à appeler celui qui demanderait trop peu pour sa vieille lampe…

Les lampes de Dan — trois Heifetz Rotoflex — sont disposées sur une toile en plastique vert dans le garage. Dave les examine attentivement, inspecte le câblage électrique, la finition du tek et l'extrémité des longs abat-jours ovoïdes à rainures en vinyle beige.

« *You guys are pickers ?* », demande Dan avec un lourd accent pakistanais. Faire 500 kilomètres pour des lampes, cela l'intrigue. « *What are you looking for ?* » Quand Robbie parle de tourne-disques, Dan esquisse un sourire complice, mais ses yeux restent sceptiques : « *You brought cash ?* »

Et le voilà qui entre chez lui, en ressort avec deux tourne-disques : un Sony PS-11 et un Tecnics SL-D2. La négociation commence. Cent-cinquante pour l'un, 100 pour l'autre. C'est au tour de Robbie d'inspecter les objets, d'en relever à voix haute les imperfections. Soixante-quinze pour un ? Non, 90. Cent pour l'autre ? Non, 125. Cent-cinquante pour les deux ? Non, 175… Robbie les obtient finalement pour 160 $.

Franches poignées de main. *Done deal.*

Dave et Robbie sont satisfaits. Heureux, surtout, d'ajouter quelques adresses à leur carnet. Sur le chemin du retour, ils discutent encore de l'accident. Les assurances paieront-elles pour les dommages ? Hypothèses et évaluation des possibilités. « Bah ! Ça devrait aller », conclut Dave. Le *picker* est une bête débrouillarde.

L'obsession de Robbie pour les appareils photo remonte à l'adolescence. Chaque année, il suivait son père, un photographe amateur, au Range Finder Camera Show, la plus grosse foire d'appareils photo argentiques au Québec. « J'y allais juste pour voir les appareils, j'avais pas une cenne. » Puis, avec quelques économies, il est enfin parvenu à acheter un Nikkormat défectueux pour 40 $. Il a réparé l'appareil, le premier d'une très longue liste. Il a tout appris par lui-même, posant des questions ici et là, fouillant dans les livres techniques. « J'achetais un appareil avec une *poque*, je trouvais les pièces, pis je créais des appareils *mint*. » Dans le jargon des collectionneurs, on dit d'un objet *mint* qu'il est comme neuf, en excellente condition.

Une fois membre de la Nikon Historical Society, Robbie est devenu « un collectionneur complètement fou ». La compagnie Nikon, voulant préserver une aura de mystère autour de sa marque, dévoile peu de choses sur son histoire.

«Je me sentais en mission, dit Robbie. Je faisais un travail d'archives. Je me disais : s'il y a un Nikon Red Dot quelque part à Montréal, c'est ma responsabilité. Faut que je l'aie. Faut que je le sauve !»

À 37 ans, s'il a encore quelques traits du collectionneur, Robbie est sans contredit devenu un *picker*. Au cours des quatre premiers mois de 2014, il a vendu pour plus de 13 000 $ sur eBay. Il participe aussi à quatre ou cinq *camera shows* par année. Au Range Finder Camera Show, où il loue un espace depuis dix ans, il est l'un des meilleurs vendeurs. En une journée, il y fait désormais entre 1 500 et 3 000 $. Son père l'accompagne, mais c'est maintenant pour l'aider derrière les tables de vente.

Faire un bon coup d'argent est évidemment une puissante motivation pour n'importe quel *picker*. Toutefois, rare est celui qui déclare les revenus issus de la vente d'un objet d'occasion. D'ailleurs, même s'il avait le désir d'être fiscalement irréprochable, comment justifierait-il ses dépenses ? Demanderait-il un reçu pour une paire de lunettes Ray-Ban payée un dollar dans une vente de garage à Saint-Jean-sur-Richelieu, qu'il revendra 100 $ sur eBay ?

Faire un bon coup d'argent est évidemment une puissante motivation pour n'importe quel *picker*. Toutefois, rare est celui qui déclare les revenus issus de la vente d'un objet usagé.

Robbie avoue que sa dernière déclaration de revenus a été complexe, mais il préfère montrer patte blanche. C'est que depuis 2007, l'Agence du revenu du Canada a obtenu en Cour fédérale qu'eBay divulgue les informations personnelles de tous ses gros vendeurs. Le gouvernement s'intéresse notamment à ceux qui font plus de 24 transactions par année et qui vendent pour plus de 20 000 $. Pour sa part, Robbie est parvenu à produire un bon nombre de reçus grâce à ses achats de lots d'appareils photo sur eBay. Règle générale toutefois, le *picker* se préoccupe peu de son statut fiscal. Il travaille dans l'ombre.

Voici Robbie dans un *show* de moindre envergure organisé pour la première fois dans un loft industriel du quartier Saint-Henri. Avant même l'ouverture officielle, les vendeurs sont fébriles. «C'est là qu'il y a les meilleurs *deals*, entre les vendeurs. Des fois, il y a des gars qui louent des tables juste pour avoir accès au stock, avant que ça ouvre.»

Ça s'agite autour d'une table. Un ancien photographe vend tout son matériel. La main de Robbie tremble imperceptiblement. Il lui achète une lentille Commercial Hector f6.3 pour 25 $. «Tu payes ma table !», dit le vendeur, tout sourire. Robbie sort dehors pour fumer. Sa main tremble encore. «Je capote quand je vois de l'optique de même. Je perds mes moyens. C'est que je connais le potentiel ! Celle-là, je la garde», confie-t-il avant de tirer nerveusement sur sa cigarette. (Quelques mois plus tard, il vendra la Hector pour 280 $.)

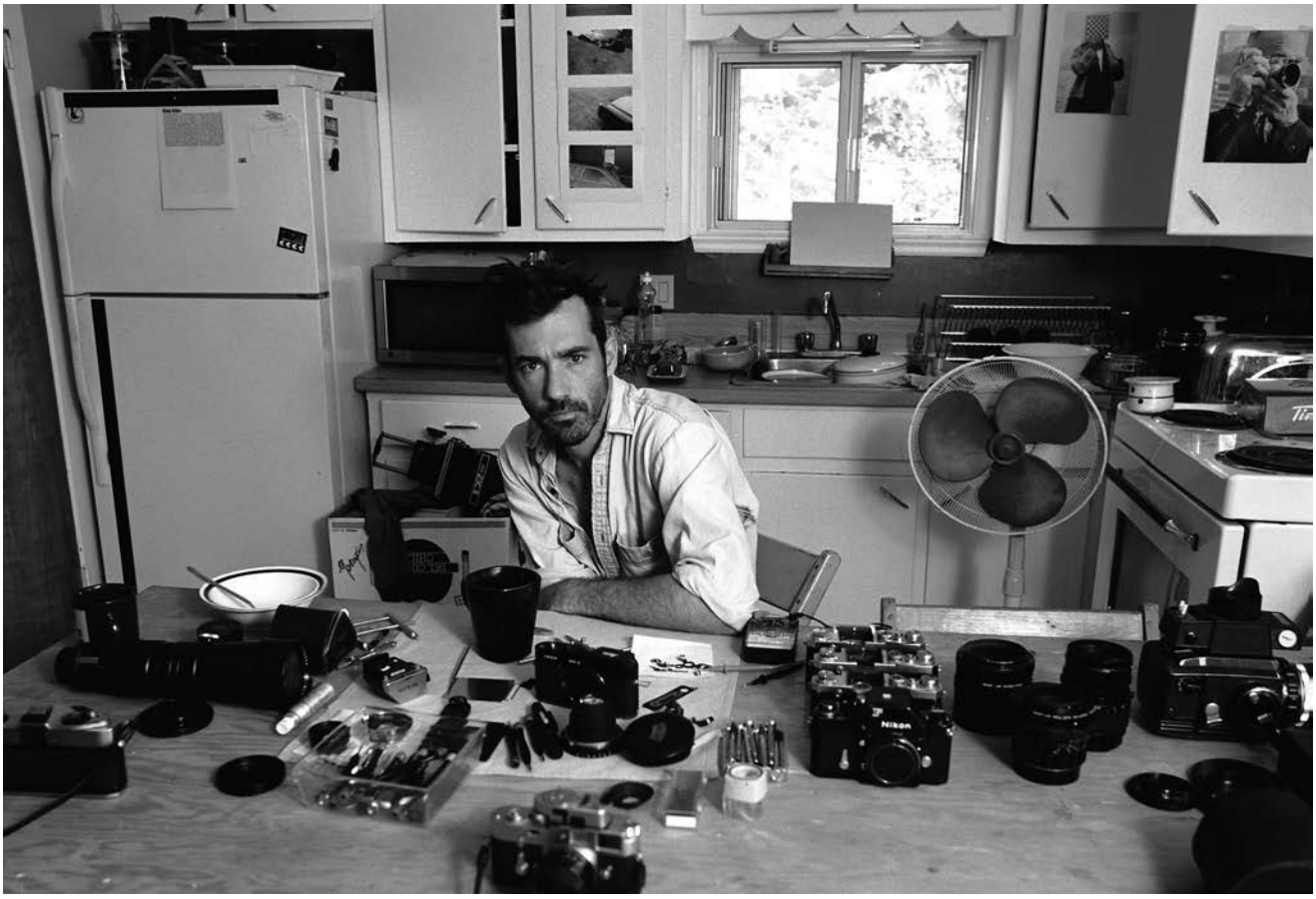
«Il y a plein de tatas sur eBay, du monde qui vendent de tout, mais qui connaissent rien», dit Robbie. Quand il lit «Lot de vieilles caméras» ou bien «Vieil appareil photo», il sait être en présence d'un débutant, d'une «perchaude». Plusieurs objets s'achètent pour une bouchée de pain. Parfois, l'appareil photo vaut peu, mais il est monté d'une lentille très rare. «C'est étrange. C'est comme si dans l'inconscient collectif, une vieille technologie, ça vaut rien. Aujourd'hui, avec l'internet, faut être vraiment cave pour ne pas savoir la valeur d'un objet.»

L'internet a certainement changé la donne. «Il y a plus de 20 ans, tu pouvais passer des années sans jamais mettre la main sur un Leica, confie Solomon Hadef, organisateur du Range Finder Camera Show. Aujourd'hui, avec eBay, tu peux en avoir un tous les jours.» L'offre et la demande sont en profonde mutation.

Finie l'époque où le *picker* dépendait de l'antiquaire pour vendre ses trouvailles. Désormais, l'accès au client est direct. En 2013, parmi les 73,6 % de Québécois qui ont acheté des produits d'occasion, près de 80 % l'ont fait par l'entremise d'une plateforme web, selon une étude de l'Observatoire de la consommation responsable.

«Ces dernières années, il y a une nette progression de l'achat d'objets d'occasion en ligne, constate Fabien Durif, professeur à l'École des sciences de la gestion de l'UQAM. C'est dû à la combinaison de deux éléments : la crise économique de 2008 et la popularité des sites favorisant la consommation collaborative, comme Kijiji. Aujourd'hui, il n'y a plus de honte à acheter d'occasion.» En Europe, certaines entreprises comme Ikea et Habitat l'ont compris et

Robbie Paquin dans sa cuisine, restaurant un lot de caméras acquis durant la semaine.



ont même leur propre section d'objets d'occasion en magasin, pour tenter de reprendre une partie de ce marché qui leur échappe. Plusieurs chercheurs s'intéressent à ce changement d'attitude des consommateurs.

Si beaucoup achètent d'occasion pour avoir un meilleur prix, plusieurs le font aussi pour prendre leurs distances avec la société de consommation. C'est une sorte de revanche sur le système marchand traditionnel, qui vend des produits à prix fort et dont la valeur déprécie rapidement, quand ils ne sont pas carrément conçus dans une perspective d'obsolescence programmée. «Même si les sites internet de consommation collaborative sont à visée lucrative, les gens ont l'impression d'échapper au système de consommation», ajoute Fabien Durif.

Les *pickers* savent bien qu'ils n'ont plus besoin d'avoir pignon sur rue pour vendre leurs objets, même si nombreux sont ceux qui ont choisi cette voie. Peu importe le mode de vente, il faut toutefois de l'espace pour entreposer son trésor. Chez Robbie, l'appartement surchargé ressemble à un atelier de réparation d'appareils photo. La grande table de huit pieds de la salle à manger est entièrement recouverte: menus tournevis, pics pointus, vis minuscules, ressorts, lentilles, mouchoirs alcalins, petite bouteille d'huile, boitiers démontés et remontés. Ici, des agrandisseurs encombrants. Là, des bacs à développement et des tourne-disques empilés. Sans compter la centaine de boitiers rangés dans des tiroirs. Du collectionneur, Robbie a gardé l'obsession de l'inventaire. Le sien, il le connait de A à Z. «Presque en tout temps, j'ai 20 à 50 appareils sur eBay. J'y mets ce qui est plus rare, plus spécifique, les pièces de collection. Les appareils plus communs, le Nikkormat, le Pentax, le Canon, tu *crisses* ça dans une boite pis t'amènes ça au *show*!»

La personnalité du *picker* se situe quelque part entre celle du collectionneur, obsédé à l'idée de posséder l'objet désiré, et celle du marchand, soucieux de vendre à profit.

Pour sa part, Peter Lafontaine reconnait qu'il a toujours collectionné, qu'il a ça dans le sang. Il n'a aucun problème à admettre son côté obsessif. «Quand j'étais jeune, je ramassais des roches à terre, je ramassais tout!», clame-t-il

Peter Lafontaine tenant délicatement un Dinky Toy sélectionné parmi sa collection de voitures miniatures.

entre deux gorgées de café. Cailloux, cartes de hockey, vieux journaux : ses collections ont pris plusieurs formes avant de se transformer en gagne-pain. Chaque objet est un jalon de sa vie, qu'il évoque encore avec fébrilité, malgré quelques pointes d'amertume. Il raconte tout d'un souffle et saute du coq à l'âne, animé par la vigueur du café noir. Avec son crâne dénudé, ses yeux brillants ont l'air énormes.

Dans les années 1980, Peter publiait des annonces dans les journaux locaux, à la recherche de vieilles cartes sportives. « C'était avant que les gens sachent que ça valait de quoi », se souvient-il. Un jour, il achète un gros sac de cartes de hockey à une connaissance pour seulement 20 $. Valeur : 10 à 12 000 $. C'était le début d'une longue série d'acquisitions à faire baver d'envie n'importe quel *picker.* Dans son bureau où sa copine et lui préparent les produits destinés à être vendus sur eBay, Peter s'empresse de sortir un vieux journal d'une boite pour en montrer fièrement la une : en 1992, il a fait la couverture du défunt bimensuel *Le marché des cartes de sports*. Sa collection contenait alors 140 000 cartes de hockey. La même année, il ouvrait son magasin de cartes dans les Cantons-de-l'Est, lequel lui a permis de subsister pendant quatre ans. Peter, qui dit avoir « joué son magasin » par la suite, n'hésite pas à comparer le *rush* d'acheter à celui du *gambling*, dépendance avec laquelle il s'est longtemps battu. « C'est comme la drogue ou l'alcool. Un manque de je sais pas quoi », ajoute-t-il.

Quelques années plus tard, il s'est passionné pour les jouets anciens. « Quand j'étais jeune, je feuilletais les catalogues de jouets en rêvant de les avoir. Maintenant, j'en ai. C'est mon enfance, tout ça », dit-il en désignant derrière lui son trésor, qui occupe tout le sous-sol de son bungalow. Camions en fer et en taule, petites voitures Dinky, Corgi et MatchBox, soldats de plomb, jeux d'antan, bandes dessinées, machine à boules, publicités d'époque… Tout est rangé et inventorié avec la précision d'un archiviste. « C'est mon bas de laine. J'ai déjà mis de l'argent dans des REER, mais ç'avait rien donné. » Ayant vu fondre ses placements financiers lors de la crise économique de 2008, Peter considère le gain en capital provenant de la vente de jouets comme plus profitable. Il estime la valeur nette de sa collection à 100 000 $.

Pendant plusieurs années, chaque weekend du printemps et de l'été, il faisait la tournée des ventes de garage avec sa copine, Johanne Doucet, à travers le Québec. « J'étais stressé. C'est que tu veux rien manquer ! À partir de 3h du matin, je réveillais ma blonde aux heures : "On part-tu ?", que je lui demandais. On finissait par y aller avant que le soleil se lève. C'est là qu'il y a les plus beaux morceaux. Le matin, tu vois les *pickers* passer avec leur *trailer*, un à la suite de l'autre. Des fois le stock des vendeurs est même pas sorti des boites qu'on est là, à fouiller ! Vers 10h, quand on a rempli le char, je me calme… Pis là on prend un café ! »

Pour ses vieux jours, il rêvait d'ouvrir un café boutique. Mais en octobre 2012, on lui a diagnostiqué un cancer du poumon. Il avait alors 52 ans. « Le médecin m'a dit de ne pas faire de projets pour l'été. Ma vie venait de s'écrouler. C'était mon rêve. Un rêve commun, aussi », dit-il. Fini les ventes de garage. Fini les marchés aux puces et les bazars. Il doit liquider le plus possible son inventaire, pour ne pas laisser Johanne aux prises avec un énorme butin dont elle connait moins bien la valeur. « Là, je suis vraiment en mode vente. Je vends ma passion à prix modique ! Mais pas au point de laisser aller mon stock pour rien ! », s'exclame-t-il.

Les journées sont difficiles, physiquement et moralement. « Je peux même plus lister mes objets sur eBay ; ça me prend trop de jus », dit-il, déçu. Chaque semaine, il accueille quelques clients chez lui. Des collectionneurs, mais souvent des *pickers* flairant la bonne affaire. Une vieille connaissance à lui, Guy, vient régulièrement. « Y paye pas ! Y'est chien ! Y'est rat !, s'exclame Peter en riant. Il dit qu'il veut pas profiter de ma maladie, qu'il fait ça pour m'aider. Mais je joue une *game* moi aussi : je dis que j'ai pas une cenne, qu'il me prend à la gorge. Les premiers objets que j'ai vendus, pour vrai, je braillais. Mais j'ai pas le choix ! C'est mon héritage pour Johanne. » Parfois, il se réveille la nuit, énervé, pensant avoir vendu un objet : « Je rêve que je *deal* ! » Incapable de se rendormir, il se lève alors et se fait un café.

La personnalité du *picker* se situe quelque part entre celle du collectionneur, obsédé à l'idée de posséder l'objet désiré, et celle du marchand, soucieux de vendre à profit.

Il préférerait éviter d'avoir à tout vendre sur eBay. Outre le manque d'énergie, la perspective de devoir payer des impôts sur son gain en capital est démoralisante. N'est-ce pas là aussi tout le plaisir du *picking*, cette impression d'avoir déjoué le système ? Tomber sur un objet malaimé, délaissé par ses propriétaires pour quelques dollars, et le faire revivre moyennant profit dans les mains d'un autre, qui saura en apprécier la valeur : le *picker* est celui qui a fait de ce plaisir un mode de vie.

Contre toute attente, à l'hiver 2013, le médecin de Peter lui annonce que son corps a bien répondu à la chimio et à la radio, qui ont freiné la progression de son cancer. On ne parle pas de rémission possible, mais le pronostic est moins brutal. « Je prends ça une journée à la fois, je me fais pas d'idées ; faut que je coupe le cordon », dit-il, un rictus aux lèvres. Mais voilà son regard qui s'anime : « Si j'étais en santé, j'achèterais ! J'achèterais drette là ! » Dans la cuisine, en haut, Johanne rit. Peter rit aussi. « Johanne ! Y reste-tu du café ? », crie-t-il.

En quoi le *picker* se différencie-t-il du commerçant qui, depuis toujours, achète des produits pour les revendre ? Certains diront qu'il est un marchand, tout simplement.

Quelque chose semble toutefois le distinguer, dans sa propension à se distancer du système commercial traditionnel. Si d'une certaine manière il y participe, en achetant et en revendant des produits, il le fait dans une zone grise économique. C'est un être fiscalement douteux qui a tourné le dos à la TVQ et à la TPS. Quelque chose entre le dealeur nostalgique et le trafiquant rebelle.

Le *picker* est en constante adaptation. Sorte de mutation de l'antiquaire dont il semble issu, il a profité de l'émergence de l'internet pour gagner en autonomie. Il vend et achète à Longueuil comme à Hong Kong, capitalise sur son champ d'expertise et surfe sur les tendances.

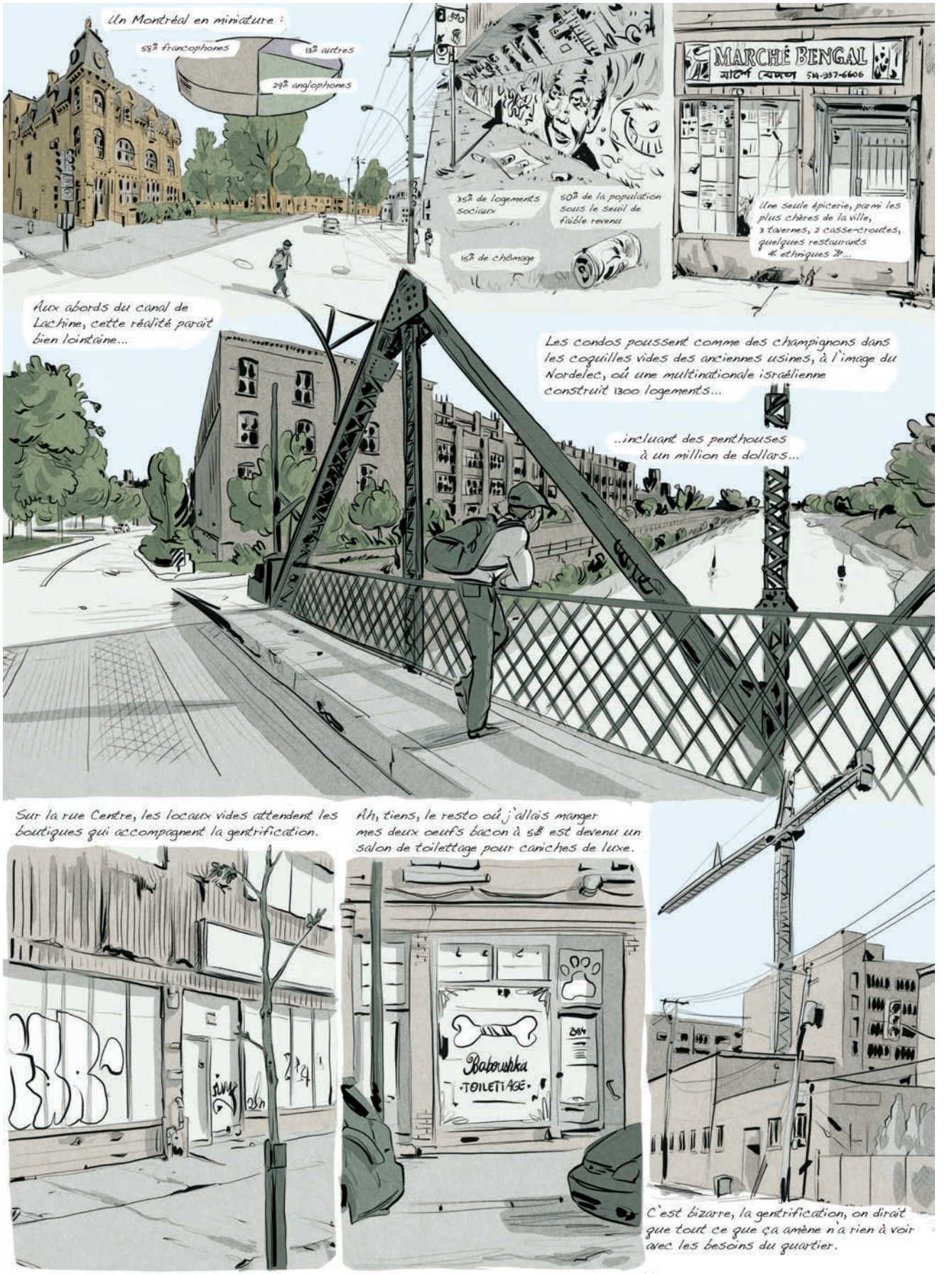
À cet égard, peut-on percevoir une sorte de clin d'œil consumériste dans l'engouement actuel pour le *vintage*, le *mid-century,* le rétro, bref, pour tous ces produits qui incarnent à leur façon l'âge d'or de la société de consommation ? Les gens commencent-ils vraiment à se détourner de certains dictats capitalistes, notamment ceux qui imposent de jeter tout ce qui date et de toujours acheter neuf ?

Que l'essor de la consommation collaborative marque ou non un virage dans nos habitudes de consommation, le *picker* a certainement une chose ou deux à nous apprendre sur l'art d'acheter et de vendre, car il révèle un rapport possible à l'objet usagé. Il en fait un mode de vie à la fois ludique et lucratif. ●

Nicolas Charette est né en 1980 à Montréal. Il a étudié la psychologie à l'Université McGill, où il a également terminé une maitrise en création littéraire. Il a publié un recueil de nouvelles, *Jour de chance* (2009), et un roman, *Chambres noires* (2012), aux éditions du Boréal.

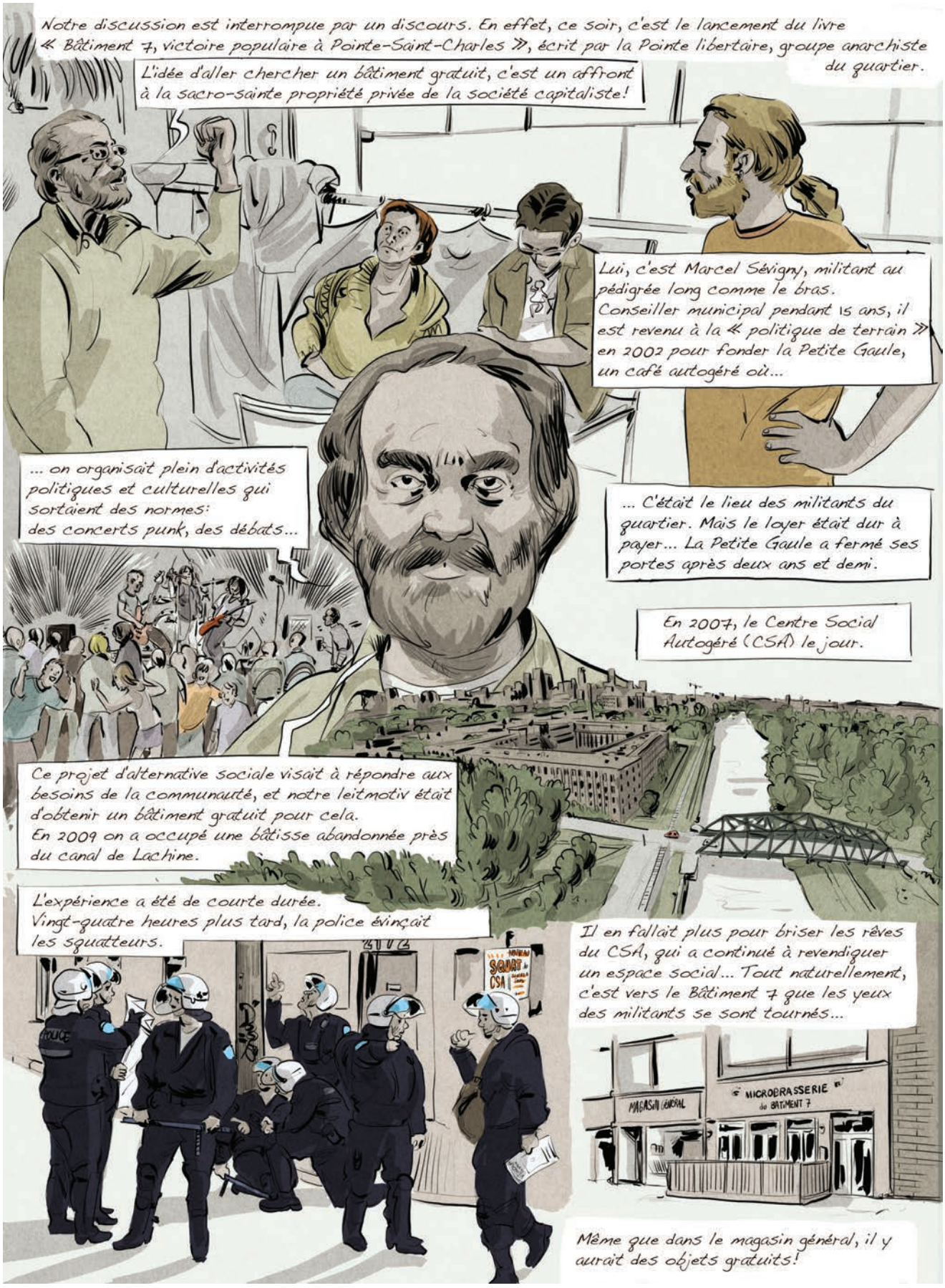
Photo : **Robbie Paquin**

LA POINTE DES UTOPIES
Sur les rails du Bâtiment 7
Un récit de Rémy Bourdillon, illustré par Pierre-Yves Cezard
Fin du canal de Lachine
Saint-Laurent
Pointe-Saint-Charles, mon quartier
Un petit rectangle coincé entre canal et fleuve, partagé par 14 000 personnes. Le berceau de l'industrialisation canadienne, où les cliquetis des usines se sont tus il y a fort longtemps déjà.


Un Montréal en miniature :
55% francophones
13% autres
29% anglophones
35% de logements sociaux
60% de la population sous le seuil de faible revenu
15% de chômage
MARCHÉ BENGAL
514-937-6606
Une seule épicerie, parmi les plus chères de la ville, 3 tavernes, 2 casse-croûtes, quelques restaurants « ethniques »...
Aux abords du canal de Lachine, cette réalité paraît bien lointaine...
Les condos poussent comme des champignons dans les coquilles vides des anciennes usines, à l'image du Nordelec, où une multinationale israélienne construit 1300 logements...
...incluant des penthouses à un million de dollars...
Sur la rue Centre, les locaux vides attendent les boutiques qui accompagnent la gentrification.
Ah, tiens, le resto où j'allais manger mes deux oeufs bacon à 5$ est devenu un salon de toilettage pour caniches de luxe.
Baboushka
TOILETTAGE
C'est bizarre, la gentrification, on dirait que tout ce que ça amène n'a rien à voir avec les besoins du quartier.

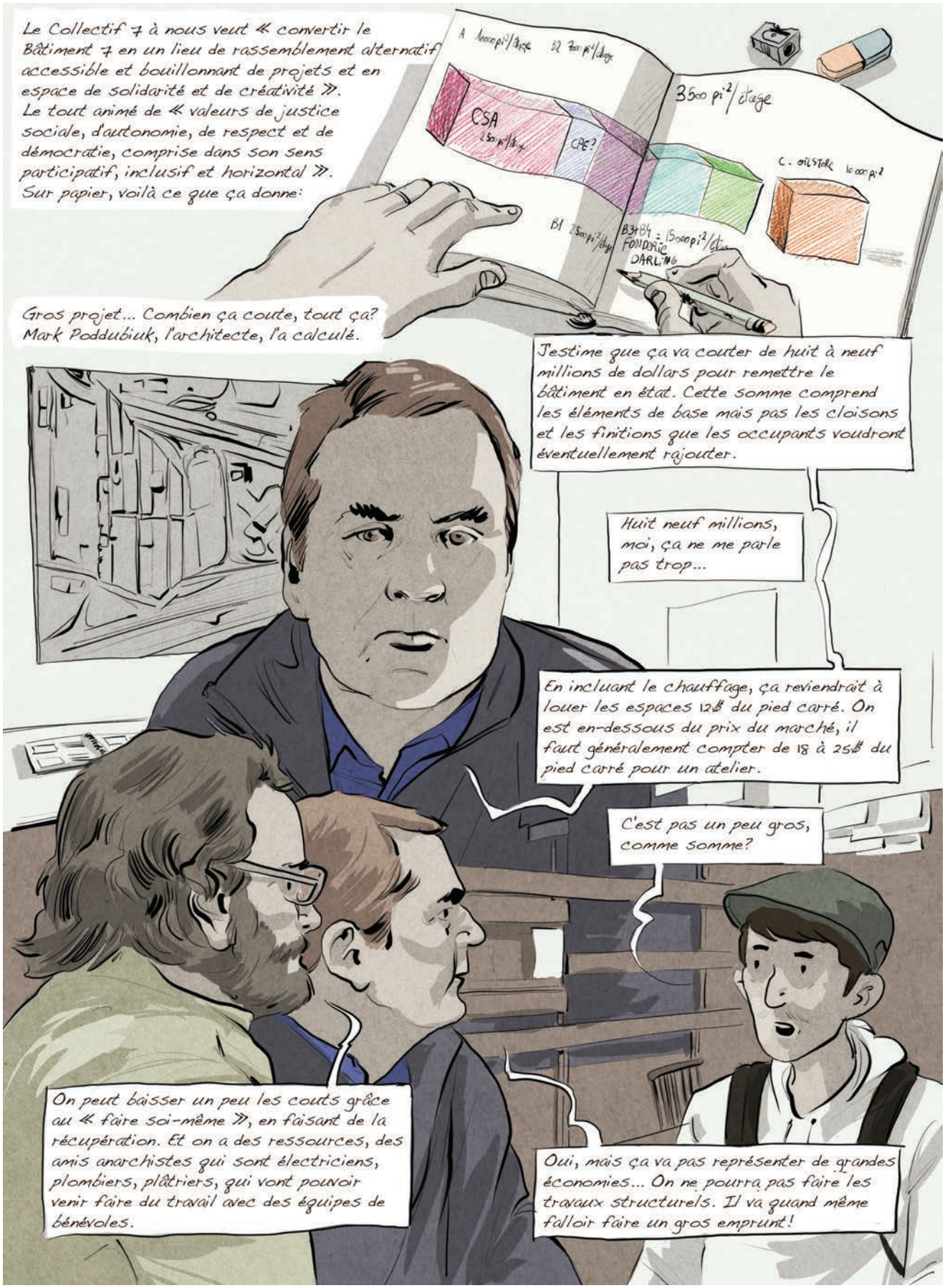
Un samedi sur deux, c'est le marché solidaire.
Maison St-Charles
1350
Salut Sylvie !
Marché solidaire
Sylvie Rouillard est membre du Club populaire des consommateurs, un organisme fondé en 1970 pour assurer la sécurité alimentaire à Pointe-Saint-Charles. En plus de l'épicerie solidaire et des jardins collectifs, le Club organise, donc, le marché de fruits et légumes. Mais laissons-la nous en parler :
Le quartier, principalement au sud, est considéré par la Direction de la santé publique comme un désert alimentaire.
Sylvie
On a lancé le marché solidaire l'an passé pour amener des produits à bon prix dans le quartier.
POIRES
On achète nos produits auprès de grossistes, on cherche tout le temps le meilleur prix ; notre priorité, c'est la proximité.
Et puis, vous pensez toujours faire partie du projet du Bâtiment 7 avec les autres groupes engagés du quartier ?
Oh, je vous parle du Bâtiment 7 comme si c'était tout naturel… Ici tout le monde connaît cette vieille bâtisse industrielle acquise par les citoyens au terme d'une lutte de plusieurs années. Mais en dehors de Pointe-Saint-Charles, cette histoire a été frappée de plein fouet par une éclipse médiatique !
Le Bâtiment 7, c'est un bâtiment en ruines de 90 000 pi² sur ce qu'on appelle communément « les terrains du CN », au sud de Pointe-Saint-Charles.
Construit en 1924, cet entrepôt était occupé par la compagnie française de transport Alstom jusqu'à ce que cette dernière plie bagage en 2003.
Ce lieu pourrait héberger nombre de services manquants à Pointe-Saint-Charles, voire même plus, le tout de manière autogérée. Mais pour en apprendre plus, venez donc avec moi au 5 à 7 du Collectif 7 à nous !
Ben… On est encore en réflexion. Dans un monde idéal on se logerait là bas ! Il y a de bonnes chances qu'on y tienne un marché et qu'on participe au projet de serre. Mais il y a un impact monétaire !

On y retrouve Karine Triollet, coordonnatrice de la Table de concertation Action-Gardien, qui regroupe tous les organismes communautaires de Pointe-Saint-Charles.
Le Bâtiment 7... Longue histoire! Tu es sûr que tu veux que je te raconte tout?
Ben oui, tu es au courant de tout ce qui se passe dans le quartier!
Ça a commencé en 2004. On a appris que le CN mettait ses terrains en vente et que ça allait être redéveloppé sans aucune concertation... On a demandé à ce que la Ville les rachète et qu'il y ait une consultation de la communauté.
$1 Rabais
Finalement, en 2006, le groupe Mach, propriété de Vincent Chiara, acquiert les terrains pour 1 $ et décide d'y construire un centre de foires en lien avec le projet de casino, un peu plus au nord.
La mobilisation populaire aura raison de ce projet. Le groupe Mach se retrouve avec un terrain de 33 ha sur les bras. Il ne lui reste plus qu'à faire des condos!
NON AU CASINO
NON
NON
NON
CARREFOUR D'ÉDUCATION POPULAIRE
30 ANS D'ACTION
Les gens du quartier
On a convié les citoyens à une opération populaire d'aménagement sur les terrains du CN pour réfléchir au type de développement qu'on voulait pour ce bout de quartier, histoire de susciter le débat.
On a élaboré un projet d'ensemble, qui disait notamment qu'il fallait se réapproprier un des bâtiments pour des services de proximité, des espaces communautaires, etc.


Notre discussion est interrompue par un discours. En effet, ce soir, c'est le lancement du livre « Bâtiment 7, victoire populaire à Pointe-Saint-Charles », écrit par la Pointe libertaire, groupe anarchiste du quartier.
L'idée d'aller chercher un bâtiment gratuit, c'est un affront à la sacro-sainte propriété privée de la société capitaliste!
Lui, c'est Marcel Sévigny, militant au pédigrée long comme le bras. Conseiller municipal pendant 15 ans, il est revenu à la « politique de terrain » en 2002 pour fonder la Petite Gaule, un café autogéré où...
... on organisait plein d'activités politiques et culturelles qui sortaient des normes: des concerts punk, des débats...
... C'était le lieu des militants du quartier. Mais le loyer était dur à payer... La Petite Gaule a fermé ses portes après deux ans et demi.
En 2007, le Centre Social Autogéré (CSA) le jour.
Ce projet d'alternative sociale visait à répondre aux besoins de la communauté, et notre leitmotiv était d'obtenir un bâtiment gratuit pour cela.
En 2009 on a occupé une bâtisse abandonnée près du canal de Lachine.
L'expérience a été de courte durée.
Vingt-quatre heures plus tard, la police évinçait les squatteurs.
SQUAT CSA
POLICE
Il en fallait plus pour briser les rêves du CSA, qui a continué à revendiquer un espace social... Tout naturellement, c'est vers le Bâtiment 7 que les yeux des militants se sont tournés...
MAGASIN GÉNÉRAL
MICROBRASSERIE du BÂTIMENT 7
Même que dans le magasin général, il y aurait des objets gratuits!

Une autre citoyenne de Pointe-Saint-Charles, Caroline Andrieux, est une chercheuse invétérée de vieilles bâtisses. C'est la fondatrice et directrice artistique de Quartier Éphémère, un organisme qui récupère des édifices vacants pour les transformer en centres d'art.
J'habite en face du Bâtiment 7. Un jour, j'ai vu qu'on démolissait une partie de la bâtisse, qui avait ployé sous la neige.
En colère, elle saute sur le téléphone et appelle tout le monde. Dès lors, l'union des différents groupes est consacrée: le Collectif 7 à nous voit le jour.
ON VEUT LE BÂTIMENT 7, GRATUITEMENT!!!
En novembre 2009, pour le plus grand bonheur des militants, la conjoncture politique change. La nouvelle équipe élue de l'arrondissement du Sud-Ouest est favorable aux revendications citoyennes.
Pour obtenir son changement de zonage, le propriétaire devra négocier avec le Collectif 7 à nous!
Vincent Chiara est dos au mur: pas de condos s'il ne lâche pas le Bâtiment 7!

Vincent Chiara a deux caractéristiques: il est amateur d'art et il n'aime pas les militants du quartier,
qu'il considère tous indifféremment comme des anarchistes. Pour ces raisons, il s'assoira seulement avec Caroline Andrieux à la table de négociation.
Mais nous, on a continué à faire des manifestations sur les terrains du CN pendant deux ou trois ans, afin de maintenir la pression sur le propriétaire.
Quartier Éphémère était l'interlocuteur du groupe Mach, mais le Collectif 7 à nous réunissait aussi la force militante du CSA, la tradition de lutte collective de la Table Action-Gardien, et d'autres talents comme Mark Poddubiuk, architecte engagé ultravisionnaire.
Une symbiose entre différents groupes, en quelque sorte?
ON OCCUPE LE TERRAIN!
Tout ne s'est pas fait sans heurts. Il y a parfois eu des tensions entre des personnes aux visions différentes, certaines étant plus radicales que les autres.
ON NÉGOCIE
Je vous laisse le Bâtiment 7 et 800 000 $ pour réparer les dommages dus au manque d'entretien.
Hors de question! C'est un million ou je m'en vais!
Pendant ce temps, Caroline Andrieux se révèle être une négociatrice redoutable...
Bon... OK!
En octobre 2012, l'accord de développement est signé : le Bâtiment 7 est désormais propriété du Collectif 7 à nous!
Mouais, ça m'ennuie quand même qu'on ait laissé aller la bande de terrain en avant du bâtiment. On va se retrouver avec des condos en vis-à-vis, c'est pas drôle...


Le Collectif 7 à nous veut « convertir le Bâtiment 7 en un lieu de rassemblement alternatif accessible et bouillonnant de projets et en espace de solidarité et de créativité ». Le tout animé de « valeurs de justice sociale, d'autonomie, de respect et de démocratie, comprise dans son sens participatif, inclusif et horizontal ». Sur papier, voilà ce que ça donne:
CSA
CPE?
3500 pi²/étage
B1
FONDERIE DARLING
Gros projet... Combien ça coute, tout ça? Mark Poddubiuk, l'architecte, l'a calculé.
J'estime que ça va couter de huit à neuf millions de dollars pour remettre le bâtiment en état. Cette somme comprend les éléments de base mais pas les cloisons et les finitions que les occupants voudront éventuellement rajouter.
Huit neuf millions, moi, ça ne me parle pas trop...
En incluant le chauffage, ça reviendrait à louer les espaces 12$ du pied carré. On est en-dessous du prix du marché, il faut généralement compter de 18 à 25$ du pied carré pour un atelier.
C'est pas un peu gros, comme somme?
On peut baisser un peu les couts grâce au « faire soi-même », en faisant de la récupération. Et on a des ressources, des amis anarchistes qui sont électriciens, plombiers, plâtriers, qui vont pouvoir venir faire du travail avec des équipes de bénévoles.
Oui, mais ça va pas représenter de grandes économies... On ne pourra pas faire les travaux structurels. Il va quand même falloir faire un gros emprunt!

Emprunt... Le mot est lâché! Caroline Andrieux, elle, ne veut pas en entendre parler.

Ce n'est pas dans la philosophie de Quartier Éphémère de financer un projet par une dette. On préfère construire brique par brique à mesure que l'argent rentre, comme on a fait avec la Fonderie Darling.
Je suis anti-capitaliste à ce point, je n'emprunte pas d'argent!

Quartier Éphémère préfère avoir recours à des subventions, à des locations de l'espace et à des entrées payantes. Ça risque de faire bizarre à côté du Centre social autogéré!

En fait, dès qu'on aborde la question du financement, on sent que la belle unité de façade se morcèle un peu...

On pourrait avoir accès à des fonds privés, mais ça vient avec des conditions, et je ne suis pas certain que les amis au CSA veuillent un financement de la banque TD ou autre...

La question de la gestion est devenue un élément de division. Je m'y attendais, je l'avais écrit avant que ça se produise.
Mais on arrive à trouver des terrains d'entente.

Je trouve qu'il y a parfois un peu d'incompréhension. Peu de gens du Collectif 7 à nous sont venus voir l'art qu'on fait à Quartier Éphémère. J'espère tout de même que les séparations entre les différents organismes seront poreuses.

Finalement, une solution a été trouvée: Quartier Éphémère sera propriétaire de sa partie du bâtiment et gérera ses travaux à sa guise. Son projet: un centre d'art au coeur de la communauté, où « les artistes apportent au quartier et le quartier apporte aux artistes ».

Les travaux vont probablement se faire à deux vitesses... Verra-t-on une drôle de cohabitation CPE/chantier?

Mais dans le fond, on dirait que tout le monde a obtenu ce qu'il voulait, non? C'est quand même la base d'une bonne entente!

Je suis trouble-fête, je vous parle d'argent et de disputes du passé, alors qu'il y a tellement de projets à venir dans le Bâtiment 7. C'est d'ailleurs là-dessus que se clôt le 5 à 7, les « vieux » militants laissent la place à de nouveaux venus qui veulent participer à l'aventure et énoncent les volontés de tout un quartier.

Des ateliers de céramique et de peinture, un studio de musique, une coop de matériel d'artiste...

Une bibliothèque sur l'histoire de l'art, un centre de ressources pour artistes...

Un studio de photo et de cinéma d'animation, une chambre noire...

Quand tout cela verra-t-il le jour? Difficile à dire, peut-être dans plusieurs années... Vincent Chiara doit procéder à la décontamination du terrain, un autre de ses engagements, avant que le Bâtiment 7 soit définitivement livré au Collectif 7 à nous, quelque part à l'automne 2014.

Un nouveau cycle s'entame, qui ne sera pas moins long que les dix ans de lutte, ni plus facile: maintenant, il va falloir apprendre à construire...

Mais ce soir, à Pointe-Saint-Charles, l'heure est seulement à la fête. Les notes de musique s'allient pour tenter de démontrer, elles aussi, que l'union fait la force.

Rémy Bourdillon est un journaliste indépendant qui vit à Pointe-Saint-Charles depuis 2013. Il s'intéresse aux questions environnementales, aux mobilisations citoyennes et à d'autres thèmes plus légers comme le voyage.

Pierre-Yves Cezard est un illustrateur indépendant, qui vit à Montréal depuis 2009. Il travaille pour les agences de communication et les maisons d'édition.

Dossier — Essai lyrique

Plage Laval

En quittant le Mile End pour un coin de Laval pas tout à fait entré dans le 21e siècle, on dit peut-être adieu aux fromagers, aux boucheries bios et aux pianos publics. Mais on risque de découvrir, entre les saules pleureurs et les *campes* trois saisons, que les lieux qui nous ressemblent le moins sont peut-être ceux qui ont le plus à nous apprendre.

Rafaële Germain

«Le Chat», personnage emblématique de Laval-Ouest, s'en va à la plage pour fumer sa pipe matinale.

CONSIDÉRÉ DANS CE TEXTE

Laval-Ouest et les résistants qui y habitent. Les crues printanières et les bécosses emportées par les eaux. La faune et la végétation en milieux humides. Les raisons secrètes et sournoises, lovées en nous, qui nous font choisir l'endroit où nous vivrons.

Chaque printemps, lorsque la rivière des Mille Îles menace de sortir de son lit, les médias viennent faire un tour à Laval-Ouest. On voit alors se promener le long des rives les petites fourgonnettes à antenne de Radio-Canada, de la CBC ou de TVA, d'où sortent de pimpantes journalistes à l'enthousiasme déconcertant. Les gens du coin en parlent, se moquant joyeusement de ce monde de la ville qui s'énerve pour si peu — ils en ont vu d'autres, eux! Ils se souviennent des années où ils allaient acheter de la bière en canot, eux! — et se plaignant, à mots pas couverts du tout, que la seule personne interviewée ait été de race noire. Pas parce qu'ils sont racistes (ils ne sont pas racistes), mais parce qu'une personne de race noire, *no offense*, c'est sûr que c'est pas quelqu'un du cru.

Le *no offense*, c'est pour moi.

Nous nous sommes installés à Laval-Ouest il y a un peu plus de trois ans, sous les huées / imitations-du-bruit-qu'on-fait-quand-on-vomit de nos amis du Plateau. Que diable allions-nous chercher dans ce petit quartier aux allures de village, connu surtout (quand il l'est) pour être habité par ce que le *White trash* a de plus beau à offrir ? Les résidents du quartier, apparemment, se posaient aussi la question, et certains d'entre eux se sont rapidement empressés autour de nous comme on le ferait autour d'enfants ayant perdu leurs parents au centre d'achats. Nous n'étions pas d'ici, nous ont-ils gentiment expliqué, et, *no offense*, on ne devient pas « de Laval-Ouest » juste en y achetant une maison. Ils semblaient croire, sans pour autant le formuler, qu'il s'agissait d'un état d'esprit.

Aussi nous regardaient-ils aller, l'air de nous trouver presque touchants, alors que nous nous installions là, dans le vieux chalet des Glencester sur le bord de leur rivière, comme s'il s'agissait d'une maison comme une autre, dans un quartier comme un autre.

À moins d'y avoir de la famille ou de proches amis, vous n'êtes probablement jamais venus à Laval-Ouest. Ce n'est pas un quartier que l'on visite, ni même que l'on traverse. Les résidents de Saint-Eustache ou de Deux-Montagnes le longent en prenant le pont Arthur-Sauvé, mais pourquoi pénètreraient-ils dans les rues bordées de hauts peupliers et de maisons disparates ? Entouré de boisés et de terres agricoles, délimité par la rivière, Fabreville, le rang Saint-Antoine et le chemin de fer, Laval-Ouest n'est pas une destination. On ne va pas à Laval-Ouest, on y vit.

Depuis longtemps, même. Les Amérindiens fréquentaient les plages du coin bien avant l'arrivée des Blancs, qui ont plus tard donné à l'endroit le doux nom de Plage Laval. Nom qui est demeuré jusqu'en 1951, quand la municipalité est officiellement devenue la ville de Laval-Ouest. Y vivaient alors « 731 familles françaises, 494 anglaises, 236 juives et 66 d'autres origines ». La nature exacte de ces « autres origines » reste vague, mais nous comptons parmi nos amis qui vivent ici depuis toujours des Autrichiens ayant « peut-être » du sang juif et des Siciliens ayant assurément du sang amérindien. Il y a aussi Jean-Guy, joueur d'accordéon émérite et vétéran de deux guerres (lesquelles ? Mystère), qui prétend avoir été élevé par des castors qui, à moins d'avoir été juifs, entrent certainement dans la dernière catégorie.

Ces gens nés ici vouent à leur patelin un amour indéfectible, et en tirent une fierté un peu incompréhensible et donc extrêmement touchante. Quand on leur demande de nous parler du Laval-Ouest d'autrefois, la grande majorité de leurs anecdotes tourne autour du fait que c'était un quartier *tough*, ce qui fait d'eux, par association, des gens *tough* (ils le sont, dans une certaine mesure).

Ils se souviennent affectueusement des belles années de ce qui fut autrefois une station balnéaire populaire, qui voyait déferler chaque été des hordes (oui, des hordes !) de Montréalais n'ayant pas assez d'argent pour se payer des maisons sur les lacs cristallins des Laurentides, mais tout de même assez pour quitter la ville et venir prendre le frais dans des *campes* trois saisons sur le bord de la rivière. La grande plage jadis surpeuplée est toujours là, flanquée d'une pancarte nous informant du fait que la baignade et l'usage d'armes à feu sont interdits. Des bernaches chicanières y cacardent à l'aube.

Ils se souviennent aussi des fameuses crues printanières qui, avant la construction du barrage du Grand-Moulin, faisaient déborder la rivière jusqu'à la 24e rue. Une bonne partie du quartier était alors inondée, et les jeunes esprits créatifs des années 1950 en profitaient pour aller récupérer en canot les bécosses emportées par le courant. Ils les revendaient ensuite à leurs propriétaires pour la mirobolante somme de 25 cents, un *racket* qui m'enchante à peu près à tous les niveaux.

Ils parlent souvent de leur jeunesse, parce qu'ils savent que nous aimons entendre leurs histoires (ce sont tous des conteurs assez splendides) et parce qu'ils aiment, eux, parler du temps d'avant. Que faisaient-ils ? Comme tous les jeunes, ils se cherchaient des lieux déserts et un peu inquiétants où vivre leur adolescence à l'abri des regards adultes. À Laval-Ouest, dans les années 1970, ils ont trouvé la carcasse du Miss Laval, un *diner* où les vacanciers des

Un joyau du quartier, sur la pas-du-tout-ironiquement nommée rue Riviera.

L'asile, le *diner* désert, les motards, les bécosses emportées par les eaux, tout cela n'est à leurs yeux que couleur, que raisons de plus pour aimer ce lieu où ils vivent.

décennies précédentes venaient commander des crèmes soda et des burgers à 15 cents. Après la fermeture de la plage pour cause de pollution excessive des eaux, les vacanciers ont abandonné le quartier, mais le Miss Laval est resté, désert. On fumait des joints et on regardait la pluie tomber sur la rivière, c'était le bon temps.

Puis le Miss Laval a été rasé, et les jeunes de la génération suivante se sont rabattus sur l'ancien hôpital psychiatrique. (Aurait-il pu ne pas y avoir d'ancien hôpital psychiatrique ? Bien sûr que non.) Ils se souviennent des chaises avec leurs courroies de rétention au niveau de la tête. On snifait de la *mess* et on faisait semblant de se faire électrocuter, c'était le bon temps.

Quelques années plus tard, la police a « mis des chiens dans le sous-sol pour empêcher les jeunes d'entrer dans l'asile », puis, plus tard encore, l'hôpital désaffecté a été transformé en résidence pour personnes âgées, et les vieux, enfin, ont réussi là où les chiens avaient échoué.

Exagèrent-ils ? Surement un peu, mais je préfère croire que non. Si exagération il y a, cela dit, elle s'exerce du côté de l'amour. L'asile, le *diner* désert, les motards, les bécosses emportées par les eaux, tout cela n'est à leurs yeux que couleur, que raisons de plus pour aimer ce lieu où ils vivent. Parce que si certains résidents de quartiers dits *tough* n'attendent que l'occasion de les quitter, les « Laval-Ouestois » *born and bred* ne peuvent concevoir aller rester ailleurs. Ils ont déménagé, et même souvent, mais toujours à l'intérieur des étroites limites de ce quartier qu'ils aiment comme d'autres aiment leurs enfants.

Norm New, voleur de bécosses à la retraite et spécialiste en dépannages en tous genres, dans son jardin de la 23e avenue.

Ils se qualifient, entre eux, de *survivors*. Leur page Facebook, «*Laval-West Survivors*» (on est très anglo à Laval-Ouest), est dédiée à «*those of us born on the wrong side of the track*». C'est littéral, dans leur cas : le chemin de fer sépare Laval-Ouest de Laval-sur-le-Lac, un des quartiers les plus cossus du Québec, qui doit bien se demander ce qu'il a pu faire pour hériter d'un voisin si peu recommandable.

La question se pose alors : qu'est-ce qui préside aux destinées d'un quartier ? Les rives de Laval-Ouest sont aussi belles, sinon plus, que celles de Laval-sur-le-Lac. Devant chez nous, la rivière est large et tranquille, parsemée d'iles verdoyantes où poussent d'occasionnelles maisons (dont une habitée à l'année). Mais voilà : ce qui, du «bon» bord de la *track*, évoque les nobles rivages d'un petit fleuve français fait penser, de notre côté, à un bayou louisianais, dans toute sa gloire humide et pas apprivoisable. Est-ce dû aux boisés remplis de muriers sauvages qui longent la rivière et restent inondés plusieurs mois par année ? Aux maisons qui parfois sont comme des poèmes, structures bancales aux galeries isolées avec du cellophane et aux jardins envahis d'herbes folles et de *pickup*s rouillés ?

Il y a, bien sûr, ces fameuses inondations qui ont longtemps annoncé le printemps aussi fidèlement que l'arrivée des oies sauvages. Il fallait un certain type de personnalité pour accepter gaiement cette situation, et les gens qui ont toujours vécu ici l'acceptaient gaiement. C'était l'occasion d'aller se visiter en pédalo, de faire la piastre avec les bécosses des autres, et de passer les semaines suivantes portes et fenêtres ouvertes pour faire sécher la maison.

Les lieux que nous adoptons nous attirent pour des raisons qui leur sont intrinsèques, mais qui, surtout, nous sont intérieures. Des raisons secrètes et sournoises qui restent lovées en nous jusqu'à ce que le temps patient les révèle.

Si les inondations ne sont plus aussi fréquentes, le coin reste quand même en bonne partie «zone inondable 0–20 ans» — ce qui signifie, en ce qui me concerne, qu'il me reste deux bonnes années avant de pouvoir vérifier si mon sous-sol constitue une barboteuse adéquate pour les grands brochets de la rivière des Mille Îles. Un litige à ce sujet oppose d'ailleurs l'administration de la Ville à certains résidents : le zonage aurait été volontairement faussé par de sombres fonctionnaires (ah, la fonction municipale lavalloise !), ce qui a dévalorisé du coup presque toutes les propriétés du quartier. Sauf que, se demande régulièrement un de mes voisins qui semble trouver cette agitation hilarante et un peu vaine, qui pensait sincèrement faire un bon coup — ou même, à la limite, un coup pas trop pire — en achetant à Laval-Ouest ?

La réponse : des optimistes, des gens qui s'en câlissent et des romantiques d'abord attirés par les bouleversants couchers de soleil, qui sont finalement restés parce que, franchement, le quartier est irrésistible. J'appartiens, en ordre croissant, aux trois catégories.

Nous venions pourtant de loin. Qu'a-t-il pu nous arriver de si terrible, se demandent encore certains de nos amis, pour que nous quittions l'Éden du Plateau (du *Mile End*, même !) ? Quelle chute, quel péché nous ont propulsés loin des échoppes à fromage, des boucheries biologiques et des pianos publics ? La maison spacieuse à prix modique reste un incitatif crédible, mais dénué de toute noblesse : il fallait plus que cela. Et il y avait plus que cela, mais nous ne le savions pas encore.

Ici, j'ai appris que les lieux que nous adoptons nous attirent pour des raisons qui leur sont intrinsèques, mais qui, surtout, nous sont intérieures. Utile leçon de vie, apprise sur le bras d'un quartier qui n'a certainement jamais cherché à donner de leçon à qui que ce soit, sur quoi que ce soit. Ce sont des raisons secrètes et sournoises, qui restent lovées en nous jusqu'à ce que le temps patient les révèle.

Et il en fallait, du temps, pour tomber amoureux de Laval-Ouest. Bien sûr, il y avait le bord de la rivière, les arbres immenses qui font de presque chaque rue un tunnel de verdure, les oies sauvages et les couples-pour-la-vie de canards colverts qui s'ébaudissent devant notre clôture. Il y avait les trois petites loutres de rivière qui vivent devant la maison et se chamaillent perpétuellement, soulevant l'idée que le *trip* à trois est peut-être encore tabou chez les mustélidés. Il y avait le coyote roux, apparu un hiver un peu avant le coucher du soleil alors qu'il traversait à toute allure la

Un vieux pneu, de la corde, une couple de planches et quelques clous : une cour avant est transformée en parc.

rivière, petite flamme sur la grande blancheur du paysage. Il y avait les saules pleureurs, parce que *come on*, des saules pleureurs. Et il y avait la lumière, surtout, qui, à travers les frondaisons des grands érables, se détaille en milliers de pièces d'or et s'étend comme du beurre, le soir, sur la nature et les choses. Quand la rivière est parfaitement étale, à la brunante, et que les oies dessinent sur sa surface rosie par le reflet du ciel de longs V paresseux, nous nous disons encore que nous ne voudrions pas vivre ailleurs.

Mais l'enchantement s'arrêtait à ces charmantes considérations esthétiques et fauniques. Durant les six premiers mois qui ont suivi notre déménagement, notre connaissance de notre nouveau chez-nous s'est résumée à ce qui était directement devant notre maison et à ce que nous découvrions en allant marcher, toujours le long de la rivière — parce que pourquoi, quand on vit près d'une rivière, marcher ailleurs que sur ses berges ?

Quand la rivière est parfaitement étale, à la brunante, et que les oies dessinent sur sa surface rosie par le reflet du ciel de longs V paresseux, nous nous disons encore que nous ne voudrions pas vivre ailleurs.

Parce que, quand l'hiver arrive, il fait crissement frette sur les berges d'une rivière. Et puisqu'il fallait bien sortir (j'avais un tout petit bébé; « prendre l'air quotidiennement » me semblait être d'une importance capitale), j'ai commencé à arpenter les rues perpendiculaires à la rivière, où les bourrasques soufflaient un peu moins fort. Et c'est alors qu'ils se sont dévoilés à moi, un à un, à demi cachés par des rideaux d'arbres matures et jamais émondés : de splendides taudis d'une arrogance exquise, trop heureux de faire tache entre les bungalows proprets et les quelques maisons chics construites par des optimistes en passe d'être déçus.

Ce sont pour la plupart d'anciens chalets, encore aujourd'hui chauffés au bois et rénovés plus ou moins bien par leurs habitants qui, de toute évidence, n'ont jamais été dérangés par la moindre règlementation en matière de salubrité. S'ils sont moins nombreux que les maisons « normales », ils colorent tout le quartier, lui donnant un air de léger abandon, comme si toute force de l'ordre s'était arrêtée à ses frontières, laissant la vie pousser ici comme elle veut, dans la joie et le désordre. On se met à soupçonner, en observant ces cabanes, qu'il y a certains avantages à être des laissés-pour-compte : plus personne ne vous surveille, tout vous appartient.

Le désir de bien paraitre ? Quelle farce, semblent dire les jardins en friche que nul besoin de conformité n'est jamais venu dévierger. Des bardeaux d'asphalte maintenus par des briques colmatent les trous des toits, des 2 x 4 servent de poutres de fortune et les terrains sont jonchés d'objets hétéroclites témoignant d'une vie pleine et sauvage.

Une piste d'hébertisme improvisée, n'ayant jamais été effleurée par l'idée qu'un certificat de sécurité puisse être nécessaire à son existence, danse entre les troncs d'arbres. Le vieux pneu accroché à une corde est roi et maitre ici. Il attend les enfants sous les saules et les chênes, au milieu des graminées. Dans les fenêtres, un drapeau canadien, des lumières de Noël qu'on laisse à longueur d'année, un drapeau québécois : on n'a pas la politique pointilleuse. Des chiens bâtards à tendance pitbull dorment sous les porches, entre les caisses de bière vides et les Big Wheels. Les propriétaires sont souvent dehors, ils apprennent à leurs enfants à faire du bicycle, ils fument des cigarettes de contrebande, ils bisounent sur une carcasse de vieille Corvette en écoutant du Lynyrd Skynyrd, ils font des feux de camp, ils jouent aux fers en buvant des grosses, ils rient beaucoup et trouvent toujours que votre fille a donc bien grandi, hé que ça pousse vite.

Hollywood a ses *maps to the stars*, moi, j'ai la mienne, et je trouve mes *stars* autrement brillantes.

En passant l'autre jour devant un de mes taudis préférés, je remarquai sur les marches du perron un homme et, à côté de lui, une forme qui s'agitait. « Regarde, ai-je dit à ma fille, un… » J'allais dire « chien » mais non, c'était un cochon, un énorme cochon adulte. J'ai donc terminé ma phrase par « cochon », ma fille a corroboré en imitant le grouinement de la bête, et l'homme nous a saluées gaiement. Ce n'est que plusieurs mètres plus loin que j'ai pris conscience du plus surprenant dans tout cela : je n'avais même pas été surprise.

Est-ce parce que j'ai été élevée dans des lieux bien propres, aux toitures solides et aux gouttières entretenues, avec tout ce superflu qui permet de ne même pas réaliser qu'on est choyé, que j'éprouve tant d'affection pour le croche et le louche ? Une psychanalyse à cinq sous le dirait. Mais toujours est-il que j'aime ces maisons comme j'aime les chats bâtards et orphelins.

Ceux qui se promènent sur mon terrain — au grand dam de mes chats élevés dans ce que l'un de mes amis appelle « les ruelles en bois franc du Plateau » — sont des matous couettés et poqués et, dans un cas, borgne. Ils jettent sur tout ce qui les entoure et n'est pas source de nourriture un regard d'une morgue absolue, ils sont fiers et laids et magnifiques. Ils vivent en parfaite autarcie et sont plus *badass* que je ne le serai jamais, que jamais même je n'oserais rêver l'être. Ils sont les petites métaphores cotonnées de ce quartier sur lequel ils règnent.

Un quartier qui, à trente-minutes-pas-de-trafic du centre-ville, fait un immense *finger* au reste du monde. À une époque où la découverte d'une nouvelle tendance, aussi éphémère/improbable/insignifiante soit-elle, est un sport international (mais pas autant que le fait de discuter de ladite tendance ou, mieux encore, de ce que la discussion sur ladite tendance veut dire sur nous, nous, nous), Laval-Ouest tourne résolument le dos à toute effervescence.

Bien sûr, quelques *MacMansions* incongrues poussent ici et là, énormes bâtisses sans charme qui semblent mal à l'aise dans le décor, comme autant de filles qui auraient débarqué en tenue de gala à une soirée où tout le monde a mis son vieux linge mou. Leurs propriétaires s'accrochent sans doute à l'espoir que d'autres suivront, mais leurs voisins, bien dans leur vieux linge mou, n'y croient guère. Ils ne veulent pas trop y croire, en fait, et quand on leur parle de l'expansion des banlieues, de l'inévitable urbanisation du territoire, ils haussent les épaules, peu impressionnés. « Laval, ville d'avenir » ? Pas de trouble avec ça, semblent-ils dire. Tant que l'avenir, comme le reste du monde, a l'élégance de ne pas trop se pointer à l'ouest de la 148.

Resteront-ils protégés, ces êtres farouches et fiers, par les inondations potentielles et la réputation encore peu reluisante de ce quartier qu'ils aiment si tendrement ? En arpentant les rues où jamais un urbaniste n'a mis le pied, on se prend à souhaiter que oui.

Quand, comme moi, on s'est déraciné pour mieux venir s'enraciner dans la terre limoneuse de Laval-Ouest, on se prend aussi à se demander ce que peut bien signifier une telle affection pour un lieu qui en rien ne nous ressemble. Les voilà donc enfin révélées, ces raisons secrètes et sournoises. Elles parlent de la nécessité d'aller voir ailleurs si on n'y serait pas et de découvrir, ô stupéfaction, qu'on y est.

C'est qu'ayant hérité d'une nature foncièrement sauvage, mais malheureusement tout aussi désireuse de plaire, j'ai tout à apprendre de la glorieuse indépendance d'esprit qui règne sur ce petit quartier. Il y a là, à mon sens, une autre belle leçon. Je ne sais pas si les gens qui vivent ici sont des *survivors*, mais ce sont, à leur manière, des résistants. Ils sont l'âme et l'essence d'une communauté où, ultime irrévérence à notre époque, le désir d'appartenance ne s'applique qu'à soi-même. ●

Née à Montréal en 1976, **Rafaële Germain** habite Laval-Ouest depuis 2011. Elle s'y promène avec son mari et sa fille, y écrit des romans (*Volte-face et malaises*), des séries télévisées (*Les Bobos*) et des essais lyriques sur son nouveau quartier. Elle revient régulièrement dans la grande ville, pour collaborer à *Bazzo.tv*, entre autres, et pratiquer l'art ancestral du parking en parallèle.

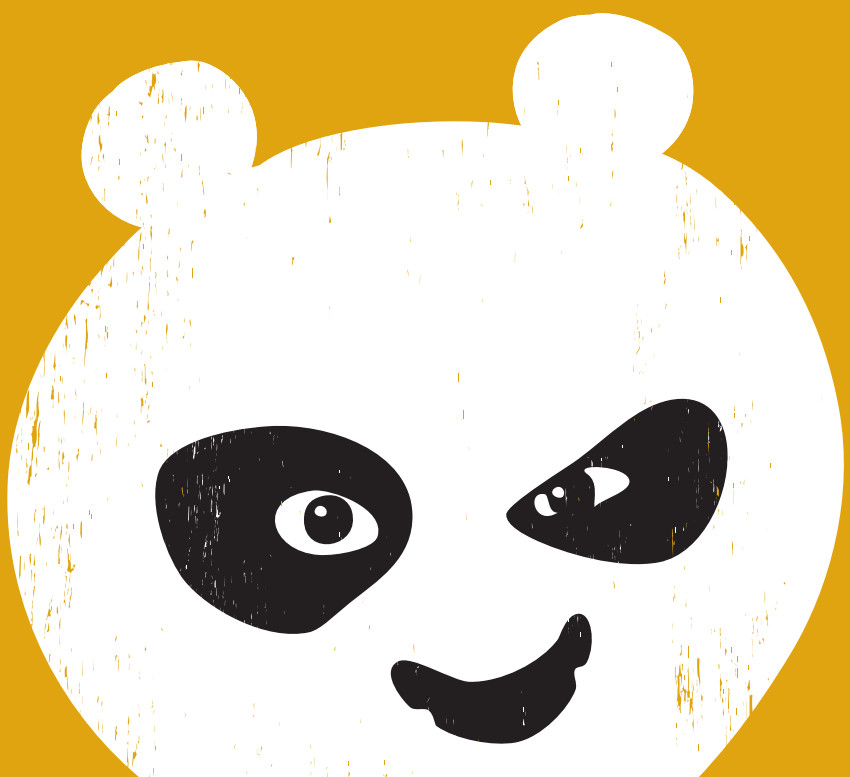
Photos : **Pierre-Alexandre Bouchard**

Dossier — Essai

Le passage au vide

Nous sommes quotidiennement bombardés de tentations, d'images, de possibilités. Visiblement, la libération ne suffit pas, il nous reste à apprivoiser la liberté. Pour passer du trop-plein écœurant à la plénitude régénérante, il nous faudra retrouver cette chose que notre époque trépidante, bruyante et addictive nous encourage à oublier : le vide.

Philippe Nassif



CONSIDÉRÉ DANS CE TEXTE
Tchouang-tseu, le philosophe taoïste. Le carambolage des courriels. Po le panda. La liberté du *jazzman*. L'homme, la démultiplication des options et l'angoisse. La pratique du shabbat. L'*awesomeness* et les *cupcakes* maison. Comment prendre soin du vide.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits. Je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.
—Arthur Rimbaud

1. GÉNÉRATION *KUNG FU PANDA*

Nous avons tous en nous quelque chose de Kung Fu Panda. La trajectoire du héros de DreamWorks, imaginée au milieu des années 2000 par la *major* hollywoodienne pour séduire le marché chinois, dit finalement l'essentiel de notre actualité existentielle. Car au commencement, il y a un personnage (Po le panda) certes bonhomme, *mais qui se gave*. De bouffe de rue, d'abord : soupe aux nouilles, biscuits bios, raviolis au porc. Et surtout de rêves de toute-puissance : devenir un guerrier de légende éblouissant le monde de son *awesomeness*. C'est jouissif, bien sûr, mais c'est surtout une façon de parer à l'angoisse de passer à côté de sa vie, en se contentant d'obéir à son père qui voudrait le voir lui succéder à la tête de sa petite gargote. Évidemment, vers la dixième minute du film, survient l'incident déclencheur —une parole, quant à son désir, lui échappe : «*I love kung fuuuuuu!*» Et quelqu'un (en l'occurrence le vieux maitre Oogway) le prend au sérieux et le désigne comme l'élu. Face à l'enjeu (et au tigre Tai Lung qui, tout en volonté de puissance, s'apprête à envahir le pays), Po est d'abord tenté de se dégonfler. Il accepte ensuite de s'entrainer intensément. Et il est enfin autorisé à lire «le rouleau du dragon» qui, en lui révélant un genre de secret cosmique, le transformera en «Guerrier Dragon». Sauf que lorsqu'il ouvre le rouleau, c'est pour découvrir qu'en guise de secret, il y a *une page vide*. Aucune pensée magique ne viendra à son secours, il n'est qu'un gros panda, le pays est perdu. Il tombe alors sur son père, qui lui propose de façon incongrue d'enfin lui révéler «l'ingrédient secret» de sa si unique «soupe à l'ingrédient secret». À savoir ? «*Rien!* Il n'y a pas d'ingrédient secret, car cela n'est pas nécessaire. Pour que quelque chose soit unique, il suffit d'y croire !» C'est une illumination. Po retourne au combat, il est détendu, animé d'une inédite liberté de jeu, d'une présence d'esprit, et bien sûr il l'emporte à la fin (même s'il s'essouffle toujours aussi vite en gravissant un escalier).

Nous avons tous en nous quelque chose de Kung Fu Panda parce qu'au commencement, il y a ce sentiment de trop-plein. C'est qu'à l'instar de Po, nous sommes compressés entre nos fantasmes un peu trop mégalos et nos pulsions un peu trop insistantes. Et si nous nous gavons tant, c'est qu'il s'avère de plus en plus difficile de creuser la distance d'avec les marchandises, les images, les slogans pulsés par la médiasphère. Le maillage de nos vies intimes par les technologies de la communication nous installe au cœur de l'incessant manège des obsessions égotiques («Combien de *likes* à mon dernier *post* ?»), des dépendances aberrantes (Candy Crush ou *binge watching* ?), des sollicitations pas si utiles («Et si je vérifiais mes courriels en marchant dans la rue ?») ou des indignations épuisantes (ah, la bêtise et la fureur qui, via Facebook, giclent en continu au milieu de notre salon et de la nuit). Bref, nous sommes saturés. Et c'est ainsi que—par manque de respiration, de silence, d'espace—nous laissons trop peu de place à l'expression de ce qui nous importe essentiellement, à notre désir qui néanmoins insiste tant.

2. À L'ÈRE DU TROP-PLEIN

Il est de l'ordre de la société, soucieuse de survivre en tant que société, de travailler à étrangler le désir—forcément singulier—afin de garantir les conformismes, nettement plus prévisibles. Il n'y a pas si longtemps, disons du temps de nos grands-parents, une telle entreprise était assurée par un tas de mots d'ordre autoritaires. Ainsi, à l'orée des années 1970, une jeune fille—en l'occurrence la future romancière anglaise Jeanette Winterson—pouvait encore entendre ses aspirations réprimées par sa mère d'un tonitruant : «Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?» Nous n'en sommes plus là.

Le vaste mouvement de libération qui a innervé les années 1960—avec Mai 68 en point d'orgue—est venu renverser l'ordre de la Tradition. Et ce sont d'inédites stratégies d'évitement du désir qui aujourd'hui s'imposent. Car notre temps s'y prend d'une manière presque inverse pour exciter nos pulsions conformistes : il mise sur le *trop-plein*. Trop-plein d'options, d'excitations, de représentations.

Nos emplois du temps sont serrés, les occasions de nous distraire des tâches qui nous importent—et donc nous inquiètent—sont profuses, nos idées à propos du monde, de nos prochains ou de notre moi tourbillonnent incessamment. D'où ces humeurs barbouillées qui souvent nous alourdissent et ces nausées qui parfois nous gagnent.

D'où aussi cette culture de l'ironie dans laquelle, à l'instar de Po, nous nous vautrons complaisamment—cette façon spéciale de nous accommoder de nos frustrations et de notre médiocrité en nous offrant des tranches de bonne rigolade.

Mais bien sûr, si nous avons tous quelque chose de Kung Fu Panda, c'est qu'il nous arrive aussi de changer de position. De passer à la seconde partie du scénario, ce moment où l'éparpillement anxieux—«*What? I eat when I am upset!*», s'écrie Po—laisse place au rassemblement de soi. Où nous cessons d'amasser des quantités pour cultiver nos qualités. Où nous passons du trop-plein écœurant à la plénitude régénérante. Il nous arrive à tous d'expérimenter ce genre de passage, mais ce qui nous manque sans doute, c'est une explicitation claire des étapes et des moyens qui nous permettraient de l'emprunter un peu plus souvent. Car la libération ne suffit pas, voilà ce que nous avons du mal à enregistrer: il nous reste à apprivoiser la liberté. À nous inspirer des penseurs, des artistes et des aventuriers qui, en Occident, œuvrent depuis un moment déjà à élaborer des méthodes capables de nous orienter à travers les paysages chaotiques du capitalisme tardif. C'est qu'il y a un romantisme éclairé qui, en guise de contreforce, prend désormais consistance. Et qui, malgré les chemins innombrables qu'il emprunte, partage un même centre de gravité, sans doute plus simple à saisir en Chine qu'à Hollywood: il se fonde sur le vide.

Le vide gagne toujours à la fin, et de la plus violente manière.

3. LE SOUCI DU RIEN

Il y a là quelque chose de logique. Si, en effet, le trop-plein caractérise le malaise dans notre civilisation, alors le vide s'impose comme un candidat thérapeutique crédible. On ne s'étonnera donc pas de constater que le motif du vide, en bien des formes, n'a eu de cesse de forer sa voie tout au long du 20e siècle.

Il y a d'abord la découverte par Freud de l'inconscient, ce trou planté au cœur de notre volonté et de notre savoir.

Durant les années 1920, le vide est affirmé par les deux grands noms qui, de manières radicalement différentes, scandent la philosophie du siècle dernier. Ludwig Wittgenstein inscrit ainsi en marge de son *Tractatus logico-philosophicus* sa thèse la plus déconcertante: «Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.» Et Martin Heidegger, surtout, rompt décisivement avec 2500 ans de métaphysique en affirmant—et c'est le principe de «la différence ontologique»—que *l'être n'est rien d'étant.* L'être est vide. Il n'est pas le Dieu des religions, l'Idée des philosophes, la Nature des spécialistes du neurone ou du cosmos. Tout comme le soleil qui ne peut se regarder en face, l'être reste insaisissable, mais n'en anime pas moins tout ce qui existe.

Les artistes d'avant-garde ne sont pas en reste, affirmant à leur tour la positivité du vide durant les années 1950. Le musicien John Cage joue sa composition *4'33"*, totalement muette (les interprètes restent les mains suspendues au-dessus de leurs instruments), nous invitant à prêter attention à l'infini chatoiement du silence. L'écrivain Guy Debord présente son film *Hurlements en faveur de Sade*, totalement aveugle (sur l'écran de cinéma ne se projette que du noir), nous incitant à nous défaire de nos représentations afin de créer de nouvelles situations. Le peintre Yves Klein organise la première «exposition du vide» («Maintenant je veux aller au-delà de l'art, au-delà de la sensibilité, dans la Vie, écrit-il. Je veux aller dans le vide»).

Et c'est précisément ce vide—de l'être—que la trépidante, bruyante, *speedée*, addictive et si sexy organisation de la société nous encourage à oublier. Pressés que nous sommes d'empiler les nouveaux projets, rétifs au silence (ne serait-ce que pour écouter notre interlocuteur), terrifiés par la possibilité de l'ennui ou habiles à recycler nos meilleures histoires, nos plus précieuses émotions ou nos plus beaux voyages en *posts* Facebook, Twitter et Instagram. Prompts, en somme, à ne rien laisser simplement *être*—germer, s'épanouir, se déployer. Mais à instrumentaliser—assécher, pervertir, dilapider—à peu près tout ce qui nous passe à portée de main.

Et c'est là que commencent les problèmes. Car voilà: le vide gagne toujours à la fin, et de la plus violente manière. Un peu comme lorsqu'on est pris de vomissements après une soirée bien trop chargée. Ou, plus gravement, à la façon des obsédés du travail, de la réussite et du contrôle qui partent en *burnout*. Et bien sûr, à l'image du *feeling* nihiliste qui, énonçant que «tout vaut tout et que rien n'a d'importance», gagne les jeunes et moins jeunes générations—ce genre de dépression *soft* qui fait l'ordinaire des productions culturelles chics et le succès de l'écrivain Michel Houellebecq.

Disons que l'absurde vacuité qui envenime l'humeur contemporaine relève du *vide de l'absence de vide* (Heidegger parle de «la détresse de l'absence de détresse», et le psychanalyste Jacques Lacan, du «manque de manque»). Et accordons-nous sur le fait que nous avons un souci que nos

grands-parents ne connaissaient pas : il nous incombe de *prendre soin* du vide. De tourner autour de l'énigme du rouleau du dragon. Et, plus précisément, de comprendre que le vide nous constitue, nous vivifie, et passe par un exercice de soi. Déplions ces trois points.

4. LES AVENTURES DU NÉOTÈNE HUMAIN

La découverte du principe de la *néoténie* — la conservation de caractéristiques juvéniles chez un adulte — par l'anatomiste Ludwig Bolk dans les années 1920 s'impose comme un moment décisif dans la compréhension du fonctionnement humain. Il nous amène à considérer l'homme non pas comme une créature supérieure, mais au contraire comme un animal inachevé, débile, en manque. Plus précisément : un grand prématuré. S'il était un animal comme les autres, le petit d'homme devrait en toute rigueur biologique sortir du ventre de sa mère au bout de 18 mois. Mais voilà, en gagnant la station debout, l'*homo sapiens* connait à la fois cet accident évolutif qu'est l'abrègement des grossesses et, par un genre de splendide hasard, l'ouverture de son appareil phonatoire lui permettant de moduler cinq consonnes et sept voyelles. Cet avorton qui, les instincts diminués, avait zéro chance de survie dans la savane va ainsi édifier une seconde nature capable de le protéger et de l'élever. Une seconde nature qui, tramée de paroles créatrices et d'inventions salutaires, n'est autre, bien sûr, que la culture. C'est ainsi que, mis à la porte du règne naturel, l'homme évolue au sein de ce que Lacan — *fan* de la théorie de Bolk — appelle à l'occasion la « *dits-mansion* », en usant du terme anglais pour *maison*.

Le jeu de mots porte loin. Il nous signale que nous sommes tissés du vide des « dits » : des représentations, des valeurs, des paroles qui nous précèdent, nous traversent et nous portent. Et qui ne sont pas des réalités saisissables, mais d'insaisissables idéalités. Par exemple, la justice, la grammaire ou l'art du tableau : autant d'idéalités qui n'existent pas — nous ne rencontrons jamais la justice ou la grammaire ou l'art, mais seulement des décisions plus ou moins justes, des phrases plus ou moins élancées, des tableaux plus ou moins sublimes. Qui n'existent pas, mais qui pourtant donnent consistance à notre existence. Et orientent notre désir : cette quête jamais accomplie et toujours recommencée d'une jouissance pleine, entière, animale dont nous avons été irrémédiablement coupés lors de notre expulsion prématurée du ventre de notre mère et donc du biotope naturel. Et que nous ne pouvons qu'approcher — avec inquiétude — à travers les infinis malentendus, nuances et inventions de ce biotope culturel qu'est la parole. À condition, bien sûr, d'y prêter attention. De prendre soin de nos croyances. D'accepter de nous faire « la dupe du symbolique », signale Lacan. De comprendre, en somme, que ce vide n'est pas rien, mais qu'il est au contraire l'infrastructure du sens.

Face à la démultiplication des options, l'homme se découvre une allure de page blanche. D'où l'angoisse, le vertige et la tentation que nous avons de remplir tout ça en nous agitant comme des furieux.

C'est une épreuve difficile, d'aucuns diraient insurmontable, et que les Anciens ne connaissaient pas. C'est que le vide ne leur apparaissait pas en tant que tel : il était comme gainé, camouflé, pris en charge par la Tradition à laquelle le mythe et le rite donnaient des airs d'évidence, de nécessité, de *naturel*. Il n'y avait donc pas de place — ou si peu — pour le scepticisme à l'égard des dispositifs psychosociopolitiques qui nous gouvernent. Lacan le dit de manière évocatrice : « L'homme ancien est comme spontanément amoureux de son inconscient. »

Là est la tragédie contemporaine : à l'ère de l'explicitation du vide, les horizons de sens partagés ont une fâcheuse tendance à s'effilocher. Face à la démultiplication des options, l'homme se découvre une allure de page blanche. D'où l'angoisse, le vertige et la tentation que nous avons de remplir tout ça en nous agitant comme des furieux.

Et là, évidemment, est l'erreur. Car prendre soin du vide qui articule et insuffle nos représentations, aspire notre désir, donne consistance à nos valeurs, c'est d'abord lui accorder une attention qui, par définition, ne peut être que libre. Une attention ouverte au surgissement toujours inattendu du sens, c'est-à-dire à un fragment de ce désir que, par définition, nous préférons refouler du côté de notre inconscient.

Pensons à notre rapport au courrier. À la fin du siècle dernier, une lettre arrivait une fois toutes les 24 heures. Entre deux visites du facteur, nous avions tout le loisir de méditer les messages reçus ou d'anticiper les lettres à venir.

Mais maintenant que les courriels se carambolent minute après minute sur nos écrans, nous ne laissons plus aucune chance au sens des mots de se déployer et de murir en nous. Notre attention, toujours, est déjà ailleurs, et à sa place il y a un sourd sentiment de désorientation—à l'image de ces passants qui, agrippés à leur téléphone intelligent, avancent en un consternant zigzag.

Prendre soin du vide qui articule et insuffle nos représentations, aspire notre désir, donne consistance à nos valeurs, c'est d'abord lui accorder une attention qui, par définition, ne peut être que libre.

Mais puisque nous avons mieux à faire que nous déplacer en saccades et nous cogner contre notre prochain en roulant des yeux effarés, peut-être est-il temps de passer à la séquence suivante. Maintenant que nous savons que le vide nous constitue, il nous reste à apprendre à nous y abandonner. Par exemple en méditant la philosophie taoïste.

5. LE TAO OU LE JEÛNE DE LA VOLONTÉ

«L'être est, le non-être n'est pas»: au 5e siècle avant notre ère, la fameuse sentence de Parménide a donné le coup d'envoi de la tradition métaphysique—et de la science moderne. Depuis, en Occident, nous avons pris l'habitude de considérer le vide comme n'étant rien—ce qui s'avère aujourd'hui la formule même du nihilisme. Il n'est donc pas étonnant de voir, depuis deux siècles, les meilleurs esprits occidentaux se tourner vers l'Asie en général et la Chine en particulier. À l'image de Heidegger et de Lacan, tous deux fascinés par la vision du taoïste Lao-tseu, également du 5e siècle avant notre ère: «D'une motte de terre on fait un vase; ce vide dans le vase en permet l'usage.»

C'est que la Chine a cultivé une vision alternative du vide. Disons que c'est un vide qui pulse, où l'énergie va et vient, où une force ne consiste qu'à appeler sa contreforce, où le *yin* est ce qui devient *yang* et le *yang* est ce qui devient *yin*. Un vide qui n'a rien à voir avec le néant de la mort, mais tout à voir avec la vitalité du souffle, d'inspiration en expiration. Tel est le *tao*, que le sinologue Jean François Billeter traduit par «fonctionnement des choses»: un centre de gravité éternellement générateur.

Il ne s'agit pas là d'un exotisme inaccessible à la pensée occidentale, mais plus simplement d'une voie d'accès à notre commune expérience humaine. Un rapport à l'expérience qui insiste sur la positivité du non-vouloir, du repos, du vide. Et que l'Occident, calé sur son projet de maitrise du vivant, a eu tendance à délaisser. Il suffit pour s'en convaincre de se pencher sur les fascinants écrits du philosophe taoïste—et libertaire—Tchouang-tseu[1] (4e siècle avant notre ère). Dans l'un de ses dialogues les plus décisifs apparait en effet l'expression de «jeûne de l'esprit», ou «jeûne de la volonté», qui s'impose comme l'aboutissement de l'enseignement taoïste. Cela donne: «Unifie ton attention. N'écoute pas avec ton oreille mais avec ton esprit. N'écoute pas avec ton esprit mais avec ton énergie [...] Car l'énergie [que nous pourrions aussi traduire par: le souffle] est un vide entièrement disponible. L'acte s'assemble seulement dans ce vide. Et ce vide, c'est le jeûne de l'esprit.»

Et c'est là la plus sure présentation de ce qu'*agir* véritablement signifie. Non pas «faire quelque chose sur autre chose», écrit encore Tchouang-tseu, mais *se disposer* à entrer pleinement en rapport avec une situation. Nous savons tous cela, même si nous nous le formulons rarement. Ainsi, lorsque nous avons un problème à éclaircir, un dilemme à trancher, une décision à prendre—ou un article à écrire—, nous avons tous recours à un genre de stratégie visant ce «jeûne de la volonté». Par exemple: marcher une petite heure durant, nous offrir une séance de jogging ou de natation, improviser un blues bien répétitif sur notre guitare, griffonner longuement quelques dessins abstraits dans les marges d'un cahier ou savourer une clope sur le balcon. Ou tout simplement nous tenir tranquilles, immobiles, silencieux en laissant nos pensées vaquer à leur gré. Alors nous cessons de raisonner en enchainant les causes aux effets et commençons à *résonner* avec la situation présente. Et l'acte s'assemble dans ce vide: il surgit de lui-même.

Il y a une remarque de Tchouang-tseu que j'aime tout particulièrement: «Ah, si je connaissais un homme qui oublie le langage, pour avoir à qui parler!» Elle nous signale que le «lâcher-prise» taoïste n'a rien d'un laisser-aller tout mou, d'une régression vers une introuvable nature animale. C'est plutôt un ressourcement du côté de notre seconde nature: ces valeurs, ces facultés, ces gestes, ces forces, ces savoirs que nous avons incorporés, plus ou moins consciemment, en écho avec notre désir, au cours

de nos différents apprentissages. Et qui, dans un instant de grâce—c'est-à-dire *libre de toute intention*—, s'imposent à bon escient. Pensons au *jazzman* qui a beaucoup appris mais qui, au moment de jouer, oublie et improvise de la plus éloquente manière. Et prenons conscience que l'attitude véritablement libre ne consiste surement pas à «n'en faire qu'à sa tête»—fantaisies, fantasmes d'autonomie, calculs raisonnés, projections mentales qui nous épuisent tant. La liberté relève d'une capacité à épouser la réalité d'une situation: non pour s'y soumettre, mais pour découvrir en son cœur l'issue la plus juste. Elle est un jeu que l'on pourrait presque dire *amoureux* avec ce qui se présente à nous. C'est que comme dans un jeu, la bonne réponse vient toujours après une attention maximale à ce qui advient. La liberté passe par un vide fécond qu'il nous revient de cultiver.

Dès que nous nous fixons un but à l'horizon, nous rétrécissons notre champ de vision. Et nous nous privons de la possibilité de percevoir l'essentiel: il est toujours inattendu.

6. CHACUN CHERCHE SON SHABBAT

L'importation massive des doctrines orientales du salut—méditation bouddhiste, yoga indien ou art floral zen—a ceci d'édifiant qu'elle nous entraine à lire d'un œil neuf les textes issus de la tradition occidentale. À être attentifs à l'idée du vide qui les soutient. La Bible, par exemple, et son rituel du shabbat: l'obligation faite aux Juifs—et dont le Christ, dans les Évangiles, fait grand cas—de se reposer le septième jour. À lire l'épisode biblique du don de la Loi à Moïse, il apparait clairement que la prescription du shabbat est le centre de gravité même des «Dix paroles» (plutôt que *commandements*). Au cœur de la Loi, il y a ce principe de vide qui en revivifie le sens.

Le shabbat? Il est ce moment de vacance de l'esprit, de la volonté, de l'intention qui, paradoxalement, vient parachever la semaine. Un ne-rien-faire qui donne lieu à la possibilité de méditer librement, de donner sens aux évènements des jours passés et à venir, et de les nommer. Un vide qui donne du poids à notre existence, donc, là où celui qui ne s'arrête que trop rarement pour cultiver le souvenir et l'attente est gagné par l'impression que rien d'important n'arrive jamais [voir aussi à ce sujet «Bret Easton Ellis: l'écrivain des générations Asperger», p. 126]. À l'image des silences qui permettent d'articuler entre elles les phrases d'un discours ou les notes d'une musique, le shabbat est ce silence de l'être qui, glissé au cœur de nos travaux et de nos jours, leur imprime une cohérence élancée. Il nous rappelle que le travail—volonté de maitrise, de total contrôle, de manipulation—n'est jamais suffisant, qu'il y a toujours quelque chose qui, à la fin, nous échappe. Et qui, du coup, relance notre quête personnelle en direction de ce désir qui, par définition, est un désir d'élévation.

Et c'est ainsi que la pratique du shabbat nous permet de traverser l'énigme ultime que nous adresse l'éthique du vide. Car si le vide est synonyme de *démobilisation de la volonté*, alors nous ne pouvons pas, en toute logique, *vouloir le vide*—le sens, l'évènement, l'inédit. Ou alors, c'est la déflagration de soi par un trop-plein d'angoisse. Nous ne pouvons viser le vide, mais nous pouvons prendre la décision d'en aménager la station d'accueil—un genre de cercle «sacré», c'est-à-dire «séparé»—au cœur de notre quotidien. Là où nous ne sommes plus en quête du vide, de l'inconnu, du nouveau, mais où nous nous contentons de nous exercer à lutter contre nos résistances à son advenue.

«Fixer des vertiges», comme l'écrivait Rimbaud? Disons qu'il appartient à chacun de nous de se fixer un juste rituel pour apprivoiser les vertiges de l'existence. Ici, les options sont innombrables: jouer de la musique ou s'occuper de son jardin, s'adonner à la course à pied ou à la lecture de poèmes, se plonger dans une séance de méditation bouddhiste ou un exercice d'hypnose ericksonienne, préparer le repas du soir—ah, le plaisir méditatif de simplement hacher des herbes et peler des légumes—ou, plus simplement encore, tenir un journal, histoire de donner une forme ascendante à son chemin plutôt que de le dévaler à l'aveugle. Autant d'exercices de soi auxquels il convient d'offrir la plus grande amplitude possible. Un point d'immobilité personnel depuis lequel le mouvement incessant de la société peut être enfin appréhendé. Et notre propre existence, régulièrement régénérée.

Mais à une condition, cependant: il s'agit d'embrasser un rituel qui ne sert à rien—pas à briller en société, pas à mieux performer dans son emploi en étant moins stressé et plus créatif, et encore moins à soigner son *awesomeness* en publiant la photo de ses *cupcakes* maison sur l'internet.

C'est que dès que nous nous fixons un but à l'horizon, nous rétrécissons notre champ de vision. Et nous nous privons de la possibilité de percevoir l'essentiel : il est toujours inattendu. Nous devrions donc plutôt écrire : élire une pratique qui *serve le rien de l'être*, c'est-à-dire le déploiement toujours imprévu du sens, dût-il en passer momentanément — cela arrive plus souvent qu'on ne le voudrait — par le chaos des pensées, la déception des espérances, l'errance incompréhensible. Muscler autour du vide qui nous habite, donc, afin de le laisser pulser le plus librement possible.

Bref, il s'agit d'aimer sa pratique pour elle-même. Comme Po le panda, en somme, qui a un déclic lorsqu'il comprend qu'il ne doit pas s'entrainer à devenir le plus grand guerrier du pays, mais simplement accepter de jouer avec son *coach* à qui rattrapera le ravioli lancé en l'air. Alors, le reste — la mise en forme de notre existence — nous est donné de surcroit. J'aime, quant à moi, la géniale simplicité de la parole que l'écrivain Yasushi Inoué prête à un personnage de son *Confucius* : « Le ciel, je ne sais pas ce que c'est, mais c'est ce que je salue chaque matin et je me sens mieux lorsque je l'ai fait. »

Dans le principe élargi de shabbat, il se joue ainsi un point de rencontre entre la version occidentale et la version orientale du vide : entre l'insistance portée sur la parole inédite et l'insistance portée sur la plénitude de la présence. C'est que ces deux versants de l'expérience humaine puisent à la même source : la mise au chômage rituelle de la volonté par un exercice dévolu à l'attention de ce qui simplement *est*. Alors quelque chose de plus grand que nous, à la fois esprit et souffle, nous traverse et nous porte.

7. OUVERTURE

Le vide, nous ne pouvons que tourner autour : en évoquant, comme nous avons tenté de le faire ici, sa dimension symbolique, sa prodigalité énergétique, son apprivoisement rituel. Surtout, nous avons tenté de montrer qu'il est au cœur de l'éthique que notre temps appelle. Et que, de fait, il se cultive semi-secrètement à l'abri des nombreuses communautés de romantiques éclairés qui apparaissent en Occident : artistes méditatifs, aventuriers bizarres, thérapeutes alternatifs — entre autres. Le vide est en effet ce que nous avons en partage : il est à la fois ce qui nous distingue et nous rassemble. Et il résonne de la plus juste manière avec l'appel de Friedrich Hölderlin, prince des romantiques allemands et premier prophète de notre modernité tardive : « Viens dans l'ouvert, ami ! » Ou le mot de passe de notre nouvelle condition spirituelle : maintenant que Dieu, la Nature, les Idées se sont effondrés, il nous incombe d'apprendre à avancer dans ce vide qu'est l'Ouvert, d'aller à la rencontre de l'inconnu, de jouer avec le nouveau, quitte à le faire avec méthode.

Insister sur le principe de l'Ouvert, c'est comprendre que le vide ne nous attend pas à la fin — au moment du tombeau — mais qu'il est là, qu'il nous accompagne depuis le début. Qu'il nous régénère d'une manière ou d'une autre chaque fois que nous y consacrons notre libre attention. Et qu'il emporte avec lui une compréhension renouvelée du fonctionnement humain. Car l'homme n'est pas seulement un « mortel » pétri d'angoisses, comme en ont décidé les Grecs au commencement de la saga occidentale. L'homme est également un « naissant », comme nous le rappellent les spiritualités orientales. Cesser de focaliser sur le pôle terminal de l'existence (ce moment de solitude face au néant de la mort) pour nous tourner vers le pôle natal (ce moment où le monde nous accueille et nous initie), c'est, peut-être, comprendre que l'évènement n'est pas rare et la vérité, obscure, au contraire de ce que professait Heidegger, signant là sa décision en faveur du nazisme. Pourvu que nous soyons disposés à les recevoir, évènements et vérités nous sont accordés, dans notre quotidien même, à profusion. Cultiver une éthique du vide comme ouverture toujours à recommencer, c'est cultiver la croyance — ou plutôt la confiance — en son chemin, en son désir singulier. Apprendre, à l'instar du petit d'homme, à gouter le monde avec un émerveillement à répétition. S'entrainer à convertir le hasard (vide de sens) en chance (plénitude de l'être). Et c'est nous rappeler qu'il est possible, même pour un panda, de se métamorphoser en maitre de kung fu. ●

Philippe Nassif est écrivain, journaliste et conseiller de la rédaction à *Philosophie Magazine*. Son dernier essai, *La lutte initiale* (Denoël, 2011), s'attache à cartographier l'issue au nihilisme contemporain en s'appuyant sur la pensée taoïste, les expériences artistiques et la pratique psychanalytique. Il enseigne la pop culture à l'Institut d'études supérieures des arts (IESA) à Paris.

Note

1. Jean François Billeter, *Études sur Tchouang-tseu*, Allia, 2004.

Nouveau Projet a bénéficié du soutien financier du Consulat général de France à Québec pour la production de ce texte.

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Consulat général de France à Québec

Je ne sais pas si nous pourrons mettre en place une meilleure société. Je ne sais même pas si nous allons survivre en tant qu'espèce. Mais je sais que les forces des grandes entreprises nous tiennent à la gorge. Et qu'elles tiennent mes enfants à la gorge. Je ne combats pas les fascistes parce que je crois pouvoir gagner. Je combats les fascistes parce qu'ils sont fascistes. Et cette lutte contre des forces titanesques nous oblige à nous abandonner à une sorte de folie sublime, à trouver les braises de la vie dans des gestes de rébellion, une raison d'être qui se situe au-delà même de la certitude de pouvoir réussir. L'idée est à la fois d'être réalistes et de refuser d'être paralysés par la réalité. Nous devons être prêts à sauter dans le vide, à croire—malgré les preuves du contraire qui semblent s'accumuler—que le bon attire le bon, que la lutte pour la vie mène toujours à quelque chose—même si nous ne savons pas à quoi; les bouddhistes parlent de karma—et qu'avec ces gestes nous soutenons notre croyance en un monde meilleur, même si nous ne le voyons pas encore.

—Chris Hedges
2014

Peut-être la terre nous apprendra
quand tout semblait mort
et qu'ensuite tout était vivant.

— Pablo Neruda